

---

## Les tentatives d'assimilation dans la Nouvelle-Angleterre et leurs résultats

---

Les fêtes qui viennent d'avoir lieu aux Etats-Unis à l'occasion du centième anniversaire de la fondation des diocèses de Boston et New York démontrent jusqu'à l'évidence que le sentiment national est intimement lié au sentiment religieux. Le ton de ces fêtes, l'inspiration des discours, le déploiement des drapeaux, l'évocation des souvenirs séculaires, la présence de visiteurs distingués, celle, par exemple, du primat d'Irlande, (1) tout a donné à cette manifestation qu'on voulait bien américaine, une saveur spéciale. En dépit de tout, à l'insu peut-être de certains ultra-américains, c'est bien l'apothéose des catholiques irlandais qu'on a faite à cette occasion. Et si on a arboré le drapeau étoilé on a mis à ses côtés le drapeau vert ; de plus, il n'est pas bien sûr que sur le drapeau étoilé lui-même plusieurs n'aient vu, dans un élan atavique fort louable, se dessiner la harpe d'or d'Hibernie.

Pour notre part, nous réclamons avec trop de persistance les droits nationaux des catholiques Franco-Américains, pour ne pas nous réjouir des manifestations nationales d'adversaires qui pensent évidemment comme nous chaque fois qu'ils laissent parler librement leur cœur. Leur fierté nationale justifie la nôtre ; en se réclamant de leurs ancêtres et en vantant l'éclatante beauté de leur histoire, ce sont nos droits au même culte ancestral qu'ils consacrent. Les deux centaines de New York et Boston n'auraient-ils eu le seul résultat de mettre pareils faits en évidence qu'ils auraient été éminemment beaux et utiles. Du reste, les fêtes centennaires, quand elles ne sont pas défigurées par d'amicales indiscretions, ont toujours cela de bon de rappeler aux générations le caractère de la succession qui leur fut transmise, de refaire sous leurs yeux la chaîne des traditions, des mérites et des devoirs qu'elles continueront à leur tour jusqu'à la pro-

---

(1) Le cardinal Logue.

chaîne étape séculaire. Malheureusement nous ne concevons l'histoire que d'après les données de notre époque, d'après les horizons que nos ambitions quotidiennes ont donnés à notre vie où à notre manière de penser. Et nous ne mettons tant d'enthousiasme à célébrer le passé que parce que, dans l'intimité de notre cœur, c'est, au fond, notre propre couronne que nous tressons avec tous les lauriers moissonnés pieusement sur les tombeaux des ancêtres et dans les champs de l'histoire. C'est un sentiment égoïste né de cette conviction profonde que nous sommes bien la continuation des époques lointaines et que notre vie, nos pensées, nos œuvres, ne sont que la vie, les pensées, les œuvres, des générations qui nous ont précédés. C'est ce qui porte, quelquefois, de nouveaux venus à glisser dans la couronne des souvenirs historiques trop frais, des fleurs trop jeunes ou mal écloses, ou encore à oublier d'y mettre celles qui, écloses à l'époque des premières floraisons, ont été, avec le temps, envahies, perdues, dans l'exubérance des floraisons nouvelles.

C'est ainsi qu'à New York et à Boston, en voulant limiter à un siècle les gloires de l'Eglise, on a oublié les faits épiques qui précédèrent les deux fondations.

Certes, nous ne voulons pas nier l'importance du rôle joué dans la formation de ces deux diocèses par l'élément irlandais. La présence du Cardinal Logue n'était pas de trop dans une célébration où l'œuvre catholique d'Erin brillait d'un si vif éclat. Mais la joie que nous éprouvons à constater les progrès de ces deux églises diocésaines grandit, chez nous, à la pensée que cette abondante moisson, est due au travail initial des immortels semeurs que furent le premier évêque de Québec et la légion sainte des missionnaires français lancés à la conquête des âmes dans le Nouveau-Monde. Nous avons relu avec émotion ces pages d'histoire où l'on voit Mgr de Laval, évêque de toute l'Amérique du Nord, envoyer des missionnaires aux colons de Lord Baltimore, où l'on voit un consul de France fonder la première église catholique de New-York, où l'on voit un évêque français veiller sur le berceau du diocèse de Boston, où on en voit un autre, Mgr Flaget, jeter un vif éclat sur la ville épiscopale de Bardstown, sur cette petite ville qui donna un jour tant de promesses d'avenir, mais que les circonstances sont venues si cruellement décevoir, ne lui laissant, comme seul souvenir de ses premiers rêves de grandeur, que sa vaste cathédrale veuve de son évêque et quelques annales bien remplies.

Et, sans rechercher davantage les causes qui font oublier dans l'éclat de tous ces centenaires triomphants les états de service des petits groupes, qui modèlent d'une façon si inconsciente les vieux souvenirs aux conceptions ou aux ambitions du présent, nous nous demandons si, du moins, en dehors des fêtes où leur place est si petite, les héros lointains des premières églises d'Amérique songèrent qu'un jour des milliers de leurs compatriotes seraient en butte, dans cette Nouvelle-Angleterre même, fécondée par leur travail et leur prière, à d'inexplicables persécutions.

Il est vrai que les rôles sont maintenant renversés et que là où des évêques français dirigeaient des diocèses de langue anglaise, on trouve aujourd'hui des évêques irlandais, ou, si l'on veut, irlando-américains, à la tête de diocèses dont la majorité des fidèles est de langue française. Le changement en soi, n'aurait peut-être rien qui ne fût acceptable, si avec la conquête du pouvoir on n'eût développé en même temps un ardent désir de le conserver en dépit des changements ethniques qui rendirent possibles l'avènement des successeurs de Mgr de Cheverus ou de Mgr Flaget. C'est, on s'en rappelle, de ce désir ardent de contrôle que sont nés tant de moyens divers employés pour maintenir sous une domination qui ne cède pas les éléments nouveaux qui sont venus établir leur foyer dans la république américaine et y jeter à pleines mains une riche et abondante semence catholique. Puis, qui ne se rappelle les luttes soulevées aux portes mêmes des églises, les revendications énergiques entreprises par les nouveaux venus qui, déjà fiers d'avoir conquis une large place au soleil, constatèrent avec une infinie tristesse qu'il leur faudrait, sur plusieurs points, mendier jusqu'à la parole de Dieu. Libres sous une constitution libre, munis de tous les privilèges politiques de leur nouvelle patrie, considérés et respectés de leur entourage jusque dans leur caractère national, c'est à l'église qu'ils entendirent les premières paroles inhospitalières et c'est des pasteurs auxquels ils confiaient le salut de leurs âmes qu'ils apprirent les premières nouvelles de désespérance et que leur race devait mourir. Mais pour qu'une race meure il faut qu'elle le veuille, et il en est qui ont survécu au morcellement de leur territoire ou aux plus brutales agressions. Nous avons là en quelques lignes, l'histoire du groupe franco-américain. Il a voulu vivre, et il vit.

Et s'il a rencontré, s'il rencontre encore quelques obstacles à son développement, cela est dû surtout à la fausse con-

ception que l'on s'est faite en certains quartiers de ce que l'on appelle dans tous les pays à forte immigration l'assimilation des nouveaux venus.

Les politiques américains, même en exigeant certaines qualifications au point de vue de la langue pour des fins d'uniformité administrative, ne songèrent jamais à détruire chez les nouveaux citoyens le caractère essentiel qui est le fruit du sang, de la tournure d'esprit, et de tout ce que donne à un individu le courant atavique de plusieurs générations d'ancêtres. Ils voulaient l'uniformité de conception dans le respect des institutions et des lois, l'uniformité de loyauté et d'amour pour le drapeau, l'uniformité d'initiative et de zèle pour le développement de cette république modèle qui, prenant un jour sa place au premier rang des nations, offrirait, en même temps, ce spectacle unique d'une union politique où se trouvent l'activité et le génie de tous les peuples de la terre. Ils eurent tout cela, sans secousse, sans coercion, par le simple fonctionnement des lois et le libre consentement de la conscience populaire.

Comment la hiérarchie catholique des derniers cinquante ans dans la Nouvelle Angleterre a-t-elle pu voir dans cette assimilation politique un exemple à suivre en l'exagérant dans le domaine religieux, c'est ce qu'il n'est pas très facile de comprendre, à moins que nous n'y voyions des motifs d'un ordre purement temporel. Certes, nous préférons admettre qu'une erreur de tactique a été commise plutôt que de conclure que les assimilateurs, même les plus notoires, cèdent à des considérations d'un ordre très éloigné du souci de conserver la foi dans les âmes.

Erreur ou calcul, l'assimilation est devenue une arme tournée contre les éléments catholiques nouveaux aux Etats-Unis. Mais il fallait choisir le point exact à frapper, le côté spécial qu'il faudrait modifier pour atteindre la formation rêvée. Le travail, limité à un groupe relativement restreint, devait prendre une tournure plus prononcée. De plus, contrairement à ce qui eut lieu pour l'allégeance politique, l'assimilation voulue par les évêques de la Nouvelle-Angleterre, ne pouvait s'appliquer aux lois de l'Eglise, à ses règles de foi, à ses dogmes, parce que ceux auxquels elle s'adressait étaient déjà d'accord avec eux sur toutes ces questions. Il fallut s'attaquer à autre chose. On s'attaqua à la langue maternelle des fidèles et ce qui avait été une assimilation

possible dans le domaine politique, devint, dans le domaine religieux, une croisade pour la fusion des races au bénéfice des détenteurs actuels du pouvoir. La transformation était trop radicale pour ne pas soulever de vigoureuses protestations ; elle en souleva de nombreuses, et, parfois, de très violentes, surtout parmi les Canadiens-français, qui, une fois rendus aux Etats-Unis, se rappelèrent comment, aux principales époques de leur histoire, la fidélité aux traditions ancestrales, l'attachement à la langue maternelle, sauvèrent du naufrage et leur foi et leur vie nationale. Du reste, ils ne pouvaient comprendre que, laissés libres par les gouvernants et la constitution de leur nouvelle patrie, ils pussent être en butte à pareille attaque dans les églises mêmes que l'on allait demander à leur dévouement et à leur esprit de foi.

Si les assimilateurs persistèrent dans leur détermination de tout niveler en faisant table rase de tous les principes chers à leurs nouvelles ouailles, ces dernières ne montrèrent pas moins d'obstination dans leur résistance. Les catholiques franco-américains, en particulier, avertis par l'expérience de ceux-là mêmes qui voulaient leur perte comme race, maintinrent leur intégrité nationale et, donnant à l'Eglise, dans les Etats de l'Est, un essor irrésistible, prouvèrent en pleine bataille la fausseté des doctrines de leurs ennemis.

A tel point que, de nos jours, si les catholiques irlandais peuvent revendiquer l'honneur, partagé, du reste, d'avoir été les pionniers de l'église catholique dans les Etats-Unis, les Franco-Américains peuvent leur demander—Qu'avez-vous fait de tout cela ? Et nous savons bien que les plus ardents à réclamer ce passé ne seront pas les plus empressés à répondre.

Les faits, appuyés d'éloquents statistiques, prouvent ce qu'a pu faire même l'assimilation politique chez ceux qui n'ont pu protéger leur foi par le solide rampart de la langue maternelle. Parlant dans leurs églises la même langue que dans les clubs politiques, habitués d'avance à céder devant le saxonisme absorbant de leurs vainqueurs, les irlandais catholiques n'avaient qu'un pas à faire pour donner dans les erreurs religieuses de leur grand entourage. Ce pas, ils l'ont fait avec un entrain qui étonne et avec un empressement qui a jeté la majorité de leurs frères dans l'immense cohue des 50,000,000 d'incroyants que contient la République.

Il est un fait que nous tenons à rappeler et qu'il est bon de ne pas perdre de vue. C'est qu'il y a tout au plus aux

Etats-Unis 15,000,000 de catholiques et que sur ce nombre les irlandais catholiques ne dépassent pas 5,000,000.

Où sont allés les 15,000,000 d'irlandais catholiques que réclamait le Rév. Père Byrne, en 1873? (1) Qui nous le dira? L'assimilation, qui a été désastreuse pour ceux-là mêmes qui la prêchent, n'aurait-elle pas eu les mêmes effets sur les éléments nouveaux? Elle aurait eu des effets plus terribles encore parce qu'elle leur aurait enlevé avec la foi le caractère spécial à leur race qui faisait leur force et leur permettait de mettre toute la mesure de leur talent au service de la république.

On a prouvé tant de fois que la langue maternelle était la meilleure sauvegarde de la foi, qu'il paraîtrait oiseux d'insister davantage sur ce point. Qu'il nous suffise de nous réjouir, en passant, de la résistance, victorieuse jusqu'ici, opposée par les catholiques franco-américains à toutes les tentatives faites pour changer leur physionomie. A toutes les théories politico-économiques invoquées pour les engager à renier leur origine, ils opposent toujours un refus courageux qui ne peut être encore mieux exprimé que par cette parole d'un penseur: "Nous ne sommes pas faits pour ces nourritures, en nous changeant on nous dénature."

Leur meilleure excuse est encore d'avoir sauvé l'Eglise dans la Nouvelle-Angleterre et de s'y être constitués ses plus fermes appuis. Il est vrai, cependant, que le dernier mot n'est pas encore dit sur cette question. Dès les premiers jours, on opposa une digue au développement franco-américain. Mais le flot montant de l'immigration franco-américaine passa par dessus; il inonda les rives trop étroites laissées à son cours et sema partout sur son passage le progrès et la fécondité. Aujourd'hui que l'immigration canadienne est moins forte, qu'elle est même à peu près arrêtée, on constate l'immense moisson de bien qu'elle a préparée, mais on constate aussi que, si le flot s'est fait un lit à sa taille, la digue est restée.

Le programme d'assimilation est toujours vivant et ceux qui l'ont tracé ne sont pas moins déterminés aujourd'hui qu'il y a trente ans à l'exécuter. Là où il a pu l'être il a causé des désastres. Là où on a simplement persisté à le mettre à exécution il a ouvert dans le sein de l'Eglise des plaies qui

---

(1) Irish Immigration to the United States. The Catholic Publication Society. New York, 1873.

saignent encore : North Brookfield, Manchaug, Danielson, Putnam, Bristol !

Ajoutez à cela les misères éprouvées à ce même sujet par des millions de frères catholiques, allemands, polonais, italiens, portugais, etc. Et si une défection se produit, si 40 Lithuaniens apostasient, le journal d'un diocèse en fait des gorges-chaudes ! Toujours les effets de cette assimilation sociale qui, sous prétexte d'élargir ses horizons, déchire le voile du Temple. Aussi combien d'autres effets ne pourrions-nous pas citer de cette absorption lente de ceux qui croient par ceux qui ne croient plus. "Tous n'en mourraient pas, mais tous étaient frappés," dit le fabuliste. Qu'importe les désastres accumulés, les consciences troublées, les âmes perdues, pourvu que le programme se réalise et que l'Eglise aux Etats-Unis devienne plus américaine que la république ! Il faut être de son temps, il faut marcher vite et l'on court. Le chef de l'Eglise voit bien avec une certaine inquiétude le vol audacieux des théories politico-religieuses, la hardiesse du modernisme de ces "géants catholiques" du progrès matériel ; il ne voit pas sans inquiétude l'empressement que l'on met dans cette république du Nouveau-Monde, où le son de l'or sur les comptoirs étouffe parfois la voix des idées, à établir certaines règles modernes de la sainteté, à rajeunir les dogmes, à "démocratiser le credo" ; il apprend avec douleur que ce progrès intense insufflé dans sa belle église américaine par l'esprit du siècle refroidit les cœurs, raccourcit le culte, dépeuple les églises et il demande au Seigneur que cela ne soit point vrai.

Un moment, une note plus hardie domine tout ce bruit, note d'erreur et de défi. Le Pape élève la voix et rappelle au sens de la doctrine les américanistes turbulents. Mais l'assimilation des idées a déjà fait son œuvre ; ceux qui se croient visés par la censure papale s'étonnent qu'on les ait mal compris, et opposent à toutes les accusations d'extraordinaires et ineffables dénégations, pendant que les grands journaux publient, sous leur inspiration ou pour servir leurs dessins, les nouvelles les plus abracadabrantes sur les impasses de l'Eglise et la nécessité très prochaine d'un pape américain.

Et ce sont ces protagonistes d'un idéal ultra-américain inconnu des signataires de la déclaration d'indépendance qui, s'armant de privilèges qui ne furent autrefois réservés qu'au peuple de Dieu, disent aux nouveaux venus dans l'Eglise des Etats-Unis. "Vous êtes les plus nombreux, c'est vrai,

mais nous sommes les plus avancés parce que nous sommes les premiers. Faites comme nous ; reniez votre passé, votre langue, vos traditions. Soyez de votre temps et de votre pays ! ”

Merci ! Et la réponse sort vibrante de toutes les poitrines : “ Merci ! Votre offre est alléchante mais elle ne nous tente pas. Vous allez vite, mais cela ne veut pas dire que vous soyez les plus avancés. L’assimilation a-t-elle, chez vous, fait autre chose que développer une sorte de patriotisme aigri qui, dans un moment de danger, ne fournirait pas un soldat de plus à la république ? De notre temps, nous le sommes, mais notre ambition est encore de suivre Rome et non de la devancer. De notre pays, nous le sommes aussi et nos soldats morts pour la patrie en 1776, en 1865 ou 1897 sont confondus dans un commun amour par la patrie. Nous sommes de notre temps, de notre pays, mais nous voulons aussi être de notre Eglise, et nous voulons l’être à la manière de nos aïeux qui compensaient par une foi robuste les élans de certain apostolat moderne. Notre langue fut toujours le plus solide rempart de notre foi. Laissez-nous prier Dieu comme nous l’apprirent nos mères, et si nous bâtissons des églises, faites que nous y ayons le droit d’être chez nous. Au fond, ce que vous prenez pour de l’obstination à sauver des idées qui meurent n’est, de notre part, qu’un ardent désir de mieux servir le Maître en lui conservant la fidélité de nos enfants. Dans tout ce catholicisme tapageur que vous voulez nous faire acheter d’une apostasie nationale, et qui n’est pas celui de Rome, nous ne voyons encore que l’éclat d’une parade ou les Chevaliers de Colomb battent la grosse caisse. Laissez-nous vivre, puisque nous ne voulons pas mourir, et gagner paisiblement le ciel avec l’humble mais fervent “ credo ” des ancêtres. ”

**J. L. K.- Laflamme.**

---

## Le Journalisme Canadien-Français

---

J'avais promis à mon ami, l'aimable et sympathique directeur de la *Revue Franco-Américaine*, un article sur la situation du journalisme Canadien-français. Je me proposais bien de tenir ma promesse. Je regrette infiniment de ne la tenir qu'à demi.

Car, bien que j'aie déjà mon expérience personnelle, qui, à elle seule, eût suffi à illustrer de façon assez complète la situation de notre journalisme, j'avais fait quelques recherches et recueilli quelques notes, qui n'auraient pas manqué de donner plus de force encore à mes conclusions. Je n'ai pas eu le temps de mettre l'ordre dans ces notes. Et pour ne pas faire totalement défaut au directeur de *La Revue Franco-Américaine*, je me vois forcé, à mon grand regret, de ne donner, aujourd'hui, que l'esquisse du travail que je me proposais de faire.

Ce travail, je le ferai certainement. La situation de nos journalistes—notre situation—car j'appartiens, moi aussi, à la profession—est trop misérable, pour qu'elle puisse, et dans notre intérêt, et dans celui du public canadien, durer beaucoup plus longtemps. Il faut absolument que quelqu'un jette le cri d'alarme, ou, si l'on veut, le cri de ralliement.

Je me proposais donc de démontrer l'absolue et pressante nécessité de nous rallier, de nous organiser. C'était là ma conclusion principale.

Je voulais arriver à ma conclusion par le raisonnement suivant :

Dans la situation où nous sommes, isolés, inconnus les uns aux autres, nous sommes un peu dans l'état des esclaves de Rome. Nous appartenons à des maîtres. Ces maîtres exploitent notre plume et notre cerveau. Nous ne pensons que par eux, nous n'écrivons que pour eux. En échange de nos services, nous recevons un salaire misérable, que souvent, dédaignerait le typographe qui compose nos articles à la machine.

Pour le travail de forçat que nous faisons, à part la pitance de chaque semaine qu'on nous jette, comme à regret, nous ne recevons ni égard, ni considération des maîtres à la solde de

qui nous sommes. Nous payant pour chanter leur gloire—oui, hélas ! pour vivre, il faut accepter pareil marché—nous payant pour chanter leur gloire, du moment que notre voix semble faiblir, nous sommes, par eux, chassés du journal dans lequel nous nous morfondions ; et que nous reste-t-il à faire ? nous offrir à un autre maître, qui consentira à nous payer, pour écrire qu'il est un grand homme.

Pis que cela, pour satisfaire nos tyrans, nous nous déchirons les uns les autres. Qui n'a jamais vu une bataille de chiens. Le maître siffle son chien, et le lance sur un autre. Ils se déchirent au sang. Tel est, trop souvent le devoir honteux du journaliste. Il sert un maître. Son confrère en sert un autre, ou n'en sert aucun. Généralement, tous les journalistes servent un maître. Qu'on m'en nomme un, dans nos grands journaux, qui soit indépendant. Il doit penser par le cerveau étroit d'un homme d'affaires, directeur financier ou directeur politique. C'est la règle : s'il pense trop bien, ou écrit trop bien ce qu'il pense, il est mal classé. Donc, voilà un journaliste qui ne partage pas toutes les idées de votre maître. Vite, l'ordre de l'attaquer, de le déchirer, de le détruire de réputation, nous arrive. Et il faut marcher ou partir.

C'est là le comble de l'ignominie.

Le journalisme est une puissance, dit-on. Pauvres journalistes. Ils sont les seuls à l'ignorer. Pour eux, bien trop souvent, le journalisme est une faiblesse. En l'embrassant, ils se déclassent.

Quand il est jeune, et qu'après avoir fait des études sérieuses, le journaliste commence sa carrière, il a de belles et nobles ambitions. Il étudie, il tâche de se perfectionner dans l'art d'écrire. Il croit en sa mission, qui est de découvrir la vérité, et de la dire avec art. Pauvre jeune homme, cache ta noblesse et tes ambitions.

Ne dis pas que tu étudies, on va te rire au nez, que tu as le respect de toi-même, de ta plume et de ta pensée. Car, entre dans ce bureau de journal, et regarde qui l'infamité de tes maîtres te donne comme camarades de bureau, comme confrères : des repris de justice, des âmes dampnées, des fourbes, des traîtres, des plumes vendues, comme tu as vendu la tienne, sans le savoir.

Voilà le journalisme canadien-français !

La situation qu'on lui a faite en a chassé les esprits d'élite, ou les a réduits à l'abrutissement.

Les maîtres qui l'exploite, n'y voulant avoir que des

valets, l'ont encombré de parasites qui le déshonorent. Ces âmes vendues ont les meilleures positions du journal. Les journalistes honnêtes subissent leur despotisme.

Ce tableau n'est pas chargé. J'ai des noms, des preuves à l'appui.

A tel point que si nous devons nous organiser—et cette organisation se fera—qu'il faudra, de ceux qui, du haut en bas, composent les bureaux de rédaction des journaux, éliminer le quart, sinon la moitié, pour avoir une organisation respectable.

Et pour avoir un journalisme qui fût vraiment national et canadien-français, il faudrait aussi éliminer les étrangers, valets de tous les maîtres, spadassins de la plume, à qui nos aspirations ne disent absolument rien. Comme Judas a vendu son maître, ils nous vendraient pour moins de trente deniers.

Il y a un autre aspect du journalisme, encore, qui décourage les plus nobles et les plus entreprenants. C'est l'incurie de nos gouvernants, leur insouciance de la langue française.

A part une ou deux exceptions, qui ont été récemment signalées, l'information officielle est complètement fermée à la presse française. Les affaires du pays se font en anglais. Les rapports des départements se font en anglais. Presque tous les officiers supérieurs ne parlent que l'anglais. On ne parle à peu près que l'anglais à la Chambre des Communes. Huit provinces du Canada, sur neuf, sont des provinces anglaises. Toutes les dépêches étrangères sont envoyées en anglais; toutes celles du pays sont envoyées en anglais. Le dernier reporter du dernier des journaux doit posséder parfaitement les deux langues.

Ceux qui sont d'origine française ne paient-ils pas la douane et la taxe. Ne contribuent-ils pas aux revenus publics. Comment se fait-il que le gouvernement leur ferme officiellement toutes les sources d'informations, en n'employant jamais que l'anglais ?

Voilà le raisonnement que je me proposais de développer, pour conclure à la nécessité, pour les journalistes sérieux, de s'organiser, pour se faire payer, se faire respecter, se respecter eux-mêmes, et relever leur profession.

La dernière considération, bien que désintéressée—et peut-être parce qu'elle est désintéressée, me paraît la plus convaincante. Car le journalisme est le plus fidèle miroir des mœurs d'une nation, si on ne le dégrade pas comme on a dégradé le nôtre.

**Max. Max.**

---

## La réponse des faits

### La supériorité des Anglo-Saxons et les Canadiens-français dans la Province d'Ontario.

---

Peu de questions d'un intérêt général sont discutées dans la Province de Québec sans que l'on cite avec beaucoup de complaisance l'exemple que nous donne la Province d'Ontario. Cette habitude a même dégénéré en une autre moins louable qui, chaque fois qu'une revendication nationale est nécessaire ou qu'un problème doit être résolu et demande de notre part une attitude énergique et bien tranchée, pose l'inévitable et peu courageuse question : Que va-t-on penser de tout cela dans la Province d'Ontario ? J'ai même plus d'une fois entendu cette question posée par des personnages que nous aurions mieux aimés plus tenaces dans les revendications honorables et moins disposés à accepter de gaieté de cœur à la politique déprimante des compromis.

Mais puisque l'opinion d'Ontario pèse d'un si grand poids dans la balance, il n'est peut-être pas hors de propos de se demander quel rôle jouent dans cette province même ceux des nôtres qui y ont établi leurs foyers et qui y ont développé, dans l'espace de quelques années, une influence avec laquelle il faut déjà compter. Ces compatriotes sont-ils aussi convaincus que certains anglophiles de l'irrémissible supériorité de leur entourage anglo-saxon ? C'est un point qui mérite d'être étudié et sur lequel j'ai reçu, tout récemment, une opinion que les lecteurs de la "*Revue*" aimeront à connaître.

J'ai donc reçu une lettre qui, sur cette question même, m'a apporté les réflexions suivantes :

" Un ami, très épris du livre de M. Demollins : A quoi tient la supériorité des anglo-saxons—me clamait les grandes qualités de la race qui s'énorgueillit de son immense supériorité sociale, politique, commerciale, industrielle, financière et morale. A côté, mon ami ne voyait que faiblesse, misère, pauvreté, néant. Et la preuve ? Il la trouvait dans la question suivante : A qui appartiennent les grandes fortunes, à Ottawa, par exemple, et dans toute la région ? A qui l'influence ? A qui tout ?

“ Voyons, lui dis-je, ne nous emballons pas.

“ Ce qui est un fait acquis peut être expliqué de diverses manières, mais il ne peut pas être nié. De ce que les Anglo-saxons, qui ont eu des avantages exceptionnels pour acquérir les plus beaux domaines sur les rives du St Laurent, depuis le lac Saint Louis jusqu'aux grands lacs et dans toute la vallée de l'Ottawa, possèdent encore des fortunes bien plus considérables que celles des Canadiens-français, cela ne tient pas assurément à leur supériorité manifeste sur ces derniers. Et pour bien juger cette question il faut tenir compte de certains faits, de certaines tournures de caractères, très prononcées chez les uns et moins accentuées chez d'autres, il faut, enfin, en comparant les titres des races différentes, tenir compte de leurs dispositions particulières et du champ préféré de leur action dans le monde. A chacun le sien.

“ Ainsi, la race française possède bien quelques qualités qui peuvent lui donner un certain relief et lui assurer sa juste part d'influence. Aussi longtemps que nous ne perdrons pas le sentiment de notre force et que nous aurons le courage de jouer notre rôle providentiel, il n'y aura pas lieu de désespérer de notre destinée.

“ A ceux qui seraient tentés de conclure à notre anéantissement ou à notre éternelle médiocrité, l'histoire, les statistiques, les annales particulières, donnent déjà une réponse qui, en rétablissant les faits ou, du moins, en les faisant connaître davantage, peut déjà déridier les fronts les plus sombres. Quelles furent les conditions de la colonisation anglo-saxonne dans l'Ontario ?

“ Nous trouvons dans les archives du Canada, année 1892, les chiffres suivants au sujet des concessions de terrains faites par le gouvernement, en 1801 et 1802, aux *loyaux sujets britanniques* qui se retirèrent devant l'Indépendance Américaine :

COMTES.	1801.		1802.	
	Conces- sions.	Acres.	Conces- sions.	Acres
Glengarry.....	12	2,600	116	21,561
Dundas.....	73	20,769	59	15,829
Stormont.....	3	1,243	79	18,090
Prescott.....	20	9,400	56	25,540
Russell.....	34	8,440	43	12,913
	142	42,452	353	93,933

“ Ces chiffres sont, pour le moins, très instructifs, s'ils ne sont pas pour tous également suggestifs. Le gouvernement anglais poursuivait un double but : créer une aristocratie foncière et établir une digue infranchissable à l'expansion française. Ne sait-on pas que sur l'autre rive du fleuve, depuis le comté d'Argenteuil jusqu'au fort Coulonge, à 70 miles d'Ottawa (sauf la seigneurie de la Petite Nation vendue par le Séminaire de Québec à Joseph Papineau)—toutes les terres les mieux boisées, les endroits les plus prospices à l'industrie, tous les pouvoirs d'eaux étaient concédés aux anglais. Citons quelques faits :

En 1799, le capitaine Robertson reçut du gouvernement 2,000 acres de terre sur les deux rives de la Lièvre à Buckingham. Philemon Wright—en 1807—reçoit un quart de canton—il avait choisi les Chaudières et le canton de Hull, d'Aylmer à la Gatineau. A Templeton, c'est Alexandre MacMillan ; à Cardley, Sanford LocBin et la famille McLeod ; Bigelow à Buckingham, McNat aux Chats, etc., etc.

“ Est-ce que toutes les concessions forestières avec les avantages commerciaux splendides qu'elles ont offerts n'ex-

pliquent pas suffisamment la source de certaines grosses fortunes actuelles et la prospérité exceptionnelle d'un élément qui, grâce à certaines et de très réelles dispositions spéciales, à su profiter des richesses que le sort et le gouvernement avaient placées entre leurs mains. Mais le pays s'est développé ; pendant que ces fortunes s'accumulaient la civilisation chrétienne suivait le défricheur dans la forêt ; elle l'avait même précédé. C'est là encore qu'il faut chercher le progrès et quels noms y trouvons nous ? Ah ! nos vieilles annales de missionnaires, avec leurs récits épiques, qui voudrait les remplacer par le compte-rendu bref de la fondation de quelques chantiers si considérables fussent-ils ? "

Certes, voilà une lettre qui en dit long en quelques pages ! Après tout, mon correspondant n'est pas loin d'avoir complètement raison. Le progrès ne se mesure pas à la quantité d'écus que des colonisateurs entreprenants et favorisés amassent dans le cours de quelques années. Sans doute, ils ont contribué leur part au développement de cette partie du pays, mais l'œuvre de leurs collaborateurs, héros obscurs dont l'histoire a oublié les noms, n'en est pas moins importante. Et combien a grandi l'œuvre des pionniers français de l'Ontario !

De l'aristocratie foncière, rêvée par le gouvernement britannique, que reste-il ? Qui sait que Charles Platt Tredwell a été seigneur de l'Original ? Et combien d'autres !

Les R. R. P. P. du Saint Esprit habitent le chateau de Wright; Buckingham, vient de secouer le joug honteux que fesait peser sur les canadiens qui y sont en majorité, la puissance de l'argent.—Plus de six comtés d'Ontario sont gagnés à l'heure actuelle par des canadiens et ils avancent toujours—Mais le gouvernement anglais a été déçu dans le résultat final, qui dépend rarement des hommes. Il est certain que vers 1810-1812 il dut croire à son complet succès.

Partout de très gros fiefs sont constitués, sur les rives fertiles du fleuve, en faveurs d'officiers loyaux à la couronne anglaise. Les colons eux-mêmes sont Anglais ou Ecossais. Presque point de catholiques, encore moins de canadiens-français—ceux qu'on y trouve, sont des bûcherons ou des voyageurs. Les anglais ont l'argent du gouvernement à souhait. (1)

(1) Les premiers établissements d'Ontario, au Fort Frontenac (Kingston) —à Indian Point en 1784, à Toronto et à Niagara, par les "loyalistes", à part les concessions de terres, a coûté \$15,000,000 au gouvernement qui, en outre, distribua à ces colons des rations militaires pendant plusieurs années. Ce n'est pas d'hier que l'immigration anglaise coûte des millions.

La seule chose étonnante, et vraiment providentielle, c'est de voir le triomphe des catholiques et la décadence irrémédiable de l'élément protestant dans cette partie du Canada.

Qu'on s'étonne maintenant de voir les grosses fortunes aux mains des Anglais, et qu'on attribue leurs richesses à une supériorité de race !!! (1)

Il serait trop long d'énumérer ici les détails de l'expansion française depuis la conquête. Mais nous avons bien le droit de nous demander si la race supérieure n'est pas celle qui demeure. Nous venons de voir que les capitaux ne suffisent pas toujours pour édifier une œuvre vivante, et que faire reposer la supériorité d'une race sur eux c'est préparer à cette race de cruelles désillusions.

Tant que les canadiens s'attacheront à posséder la terre et à la féconder de leur labeur ils ne cesseront d'accroître la puissance de leur race. Ils posséderont la vraie richesse qui leur convient avec l'influence du nombre, et s'ils veulent être unis—ils commanderont toujours le respect.—

**Charles Dupil.**

---

(1) Cfr. Histoire de la Prov. Eccl. d'Ottawa, par R. P. Alexis, Capucin, 1887.

---

## Mascarade de Lettres

---

**A**, défiant le bloc,  
S'avance avec la mitre en tête ;  
Il marche comme un coq,  
Fier de pouvoir montrer sa crête.



**B** c'est le bon bourgeois,  
Lent, lourd, ventru comme une  
Un de ces hommes cois [tonne,  
Que rien ne presse ni n'étonne.



**C**ressemble au croissant.  
Hugo l'appellerait "Faucille  
D'or pur qui, dans le champ  
Des étoiles, luit et scintille."



**D**ne peut que glisser  
Avec que sa moitié de roue :  
Il a dû se lasser  
Jadis de rouler dans la boue.



**E** paraît compliqué,  
On croirait voir une serrure  
Au ventre détraqué ;  
Mais la chose n'est pas bien sûre.



**F** veuf de son pendu,  
N'en est pas moins une potence.  
Il n'aurait rien perdu  
En changeant un peu d'appa-  
[rence.



**G**les genoux au nez  
Comme une chatte de boutique,  
Prend les airs ennuyés  
De quelque sphynx énigmatique.

**H**est moyennageux.  
Son pont levis, qui ne s'abaisse  
Jamais, est ombrageux  
Comme une haute forteresse.



**I** le monocle au front,  
Semble avoir avalé sa canne ;  
Il raidit son plastron :  
C'est le véritable anglo-mané.



**K** lui, presse le pas,  
Et c'est à peine s'il effleure  
Le sol. Ses grands tibias  
Doivent faire du trente à l'heure.



**L** malgré son beau nom  
Ne plane pas dans l'atmosphère.  
Couché de tout son long  
Par terre, il peut servir d'équerre.



**M**a la majesté,  
Il a dû naître majuscule ;  
Pour la solennité,  
On ne lui connaît pas d'émule.



**N**évoque un grand nom.  
Sous ce chiffre, qui galvanise,  
Surgit Napoléon  
Avec sa redingote grise.



**O**ne boit que du vin,  
Car jamais l'eau seule ne saoule.  
Pochard, il lutte en vain :  
Il faut qu'il tombe, il faut qu'il  
[roule,

**P** ne fait pas d'effet,  
Il est sans aucune importance.  
Si quelqu'un le refait,  
Ce sera pour le mieux, je pense.



**R** est dernier bateau  
Avec sa longue robe à traîne  
Qui, se serrant au haut  
Prend le corps comme-en une  
[gaine.



**S** est un vrai serpent,  
Mais ça le blesse et, sur un signe,  
Il ferait faux serment  
Qu'il était né pour être un cygne.



**T**. Voici le gibet  
Qui revient, et, cette fois, double.  
Est-ce que l'alphabet  
Nous viendrait du pays du rou-  
[blé ?



**U** veut aller à dia ;  
De tous côtés il tombe, il vibre ;  
Mais s'il penche, déjà  
Il a repris son équilibre.

**V**, vase précieux,  
Lumineux cristal de Bohême,  
Palais mystérieux  
Où s'enferme le chrysanthème.



**W**, folichon,  
Court sur la pointe des bottines;  
Il lève le talon  
Comme feraient des ballerines.



**X** sombre inconnu,  
Les bras croisés, médite et pense,  
Rodin l'eût fait tout nu :  
Un penseur peut montrer sa  
[panse.



**Y** belle fleur qui  
Entr'ouvre à peine sa corolle.  
Il n'est pas grec, c'est i,  
Mais romain, par sa grâce molle.



**Z** apparaît enfin,  
Il zigzague, il rit, il grimace,  
Ce fou, cet Arlequin  
Clôt la mascarade qui passe.

JEAN VALIER.

---

## Revue des Faits et des Oeuvres

---

### **Un Discours Franco-Américain M. Pothier, de Woonsocket, R. I.**

Le 21 avril dernier avait lieu, à Boston Mass, le deuxième banquet annuel du Club Républicain Franco-Américain du Massachusetts. C'est une organisation politique qui a déjà pris rang parmi les plus importantes du grand parti que dirige Roosevelt. L'année dernière, lors du premier banquet de ce club franco-américain, un membre du cabinet Roosevelt, M. Bonaparte, était présent et y prononça un discours qui fut considéré comme la première déclaration officielle de la candidature de M. Taft à la présidence des Etats-Unis. Cette année, le banquet du Club Républicain Franco-Américain réunissait les sommités de la politique dans les Etats de l'Est, le gouverneur du Maine, M. Cobb, les lieutenants-gouverneurs du Massachusetts et du Rhode Island, MM. Draper et Watrous, des anciens lieutenants-gouverneurs, des maires, des députés, etc., etc., parmi lesquels nous retrouvons plusieurs noms français.

Le principal orateur de la soirée a été l'hon. Aram J. Pothier, de Woonsocket, ancien lieutenant-gouverneur du Rhode Island. Son discours, dont nous allons citer les principaux passages, est l'expression fidèle du sentiment de nos compatriotes établis aux Etats-Unis, sentiment mêlé de fierté nationale, d'attachement aux traditions, mais aussi d'inaltérable loyauté envers la nouvelle patrie. Pareille thèse développée par un homme comme M. Pothier, chez qui la clarté de l'intelligence s'ajoute à l'ardente bonté du cœur, méritait d'attirer l'attention. Le ton de dignité, la fermeté avec laquelle l'orgueil du sang se joint au patriotisme, l'ambition ouvertement exprimée de travailler à de glorieuses conquêtes pour les siens, font du discours de M. Pothier une de ces leçons qui s'adressent avec une égale force à toutes les minorités françaises du continent. Nous citons :

“ J'appartiens aux premiers contingents qui franchirent la frontière, il y a quarante ans, pour trouver ici le pain que le Canada semblait incapable, à cette époque, de donner à ses

enfants. Fils d'émigrant, j'ai connu les déboires et les épreuves réservés à l'étranger ; et ces déboires et ces épreuves ont été les mêmes pour tous. J'ai été le témoin des luttes qu'ont eu à soutenir les nôtres, et c'est parce que j'ai connu ces luttes si franchement patriotiques que mon cœur est resté ancré à la foi de mes ancêtres, que je suis resté attaché à la langue qu'une mère canadienne et française m'a appris à parler. On ne me reprochera jamais d'avoir déserté le drapeau de ma nationalité, comme on ne me reprochera jamais de renier ou de trahir le drapeau de la patrie nouvelle. Par le sang de mes veines, par la langue et la foi, j'appartiens à cette nationalité canadienne-française, superbe par ses découvreurs, ses pionniers, ses héros et ses martyrs,—par l'allégeance, je suis citoyen américain, glorieux de ce titre, fils de cette démocratie virile et généreuse qui étonne le monde par la hardiesse de ses conceptions, ses conquêtes pacifiques, ses triomphes dans toutes les sphères de l'activité humaine. Nous sommes, mes amis, les descendants d'une race illustre, nous sommes aussi citoyens d'une puissante démocratie : ne sont-ce point là des titres qui nous donnent le droit d'être fiers, de marcher le front haut, de croire que nous sommes les égaux des autres éléments, capables de servir avec fidélité, habileté et honneur la République, de défendre avec loyauté le drapeau étoilé et les institutions que ce drapeau protège ?

“ Cette prétention ou fierté légitime, mes compatriotes, nous devons l'avoir, elle doit être la base de nos aspirations nationales. Elle sera le stimulant nécessaire au mouvement franco-américain. Soyons fiers et nous serons étonnés des progrès accomplis. Cette fierté nous donnera un plus grand nombre de représentants dans la politique et aussi des chefs respectés et écoutés, et dignes de l'être.

“ Mais pour obtenir ces résultats, il faut aussi entrer de plein-pied dans la vie américaine, dans le mouvement libéral de notre époque, se dépouiller de tous les préjugés démodés, être loyal aux partis, et surtout ne pas émietter nos forces.

---

“ Le progrès des Canadiens, en ce pays, depuis un quart de siècle, est considérable. Non seulement nous sommes nombreux dans l'Est et l'Ouest, non seulement les électeurs de notre origine augmentent, mais la propriété acquise par les nôtres se chiffre dans les millions, j'oserais dire dans les cent millions, et c'est bien cette propriété, sacrée à plus d'un titre,

représentant souvent le travail ardu, les privations, les sacrifices, la santé même des nôtres, qu'il faut savoir protéger.

“ Par instinct, par éducation, et j'ajouterai par nos croyances religieuses, nous sommes conservateurs, c'est pourquoi nos tendances politiques ont été généralement républicaines — le parti républicain ayant été le moins entaché de démagogie et celui qui a toujours su le mieux sauvegarder les intérêts précieux du peuple.

“ Ce parti dont vous êtes les auxiliaires dévoués, demande, cette année, durant la campagne prochaine, votre généreux et patriotique appui, vous qui représentez si bien les forces vives de la nationalité. Vous êtes l'espoir de cette nationalité, l'espoir aussi d'un parti qui s'honore de votre loyauté.

“ Et ce soir, mes amis, comme un des vôtres, jeté par le sort ou les circonstances dans la mêlée depuis vingt-cinq ans, ayant eu à essuyer défaites sur défaites, mais ne faiblissant jamais, j'ai la satisfaction de dire que le drapeau du devoir, de la concorde et de l'union placé dans mes mains par mes compatriotes du Rhode-Island n'a pas été sali, que nous ne sommes plus des parias mais bien des égaux, que nos justes revendications seront, à l'avenir, entendues, que le parti républicain qui compte la majorité des électeurs canadiens dans ses rangs, reconnaît aujourd'hui l'importance des services rendus par notre élément et veut le récompenser en lui ouvrant les carrières honorables.

“ A nous maintenant de pousser de l'avant nos compatriotes de valeur réelle, hommes fiers de leur origine mais sincèrement Américains. Il faut mettre au service de la cause commune tous les dévouements surtout le dévouement des hommes sérieux. Dans un pays cosmopolite comme les Etats-Unis, le prestige d'une race dépend toujours du caractère, du talent et de l'habileté de ses représentants.

“ J'ai l'orgueil de croire que la race qui a donné à l'empire colonial de l'Angleterre des hommes comme Papineau, Lafontaine, Cartier, Chapleau, Mercier et Laurier, donnera aussi à cette République des patriotes sincères, des hommes d'Etat illustres.

“ C'est là mon espoir, et je ne demande pas davantage pour la gloire de ma race, de cette race vigoureuse et civilisatrice qui a porté la croix, et non le glaive, des régions boréales aux Sierras, de l'Atlantique au Pacifique, et inserit avec son sang sa loyauté sur les drapeaux de Carillon, de Chateauguay et d'Antietam.”

### **Mgr Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec**

Le premier mai dernier, l'*Action Sociale* annonçait dans les termes suivants la nomination de Mgr Roy :

“ Hier, fête de Mgr de Laval, ont été reçues à l'Archevêché, les bulles, datées du 8 avril, qui nomment auxiliaire de Monseigneur l'Archevêque de Québec, sous le titre d'évêque d'Eleuthéropolis, M. l'abbé Paul-Eugène Roy, directeur-général de l'*Action Sociale catholique*. ”

Le même journal faisait suivre cette note d'une courte esquisse biographique du nouvel élu :

“ Mgr Paul-Eugène Roy n'a pas encore cinquante ans. Il est né à Berthier, comté de Montmagny, d'une famille qui a donné à l'Eglise cinq prêtres : le nouvel auxiliaire de Québec, M. l'abbé Philéas Roy, curé de St-Anastasia, M. l'abbé Camille Roy, l'écrivain connu, le R. P. Arsène Roy, de l'Ordre des Frères Prêcheurs et M. l'abbé Alexandre Roy, vicaire à Beauport. Une sœur du nouvel évêque est religieuse à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur.

“ Mgr Roy a fait ses études classiques au collège de Lévis et au Séminaire de Québec, et il a complété à Paris, à l'Ecole des Carmes, sa formation littéraire et ecclésiastique. A son retour d'Europe, il prit possession de la chaire de rhétorique du Séminaire de Québec, puis occupa les délicates fonctions de préfet des études. Après cinq années de service données à son “ Alma Mater ”, il alla aux Etats-Unis prendre la direction d'une paroisse canadienne à Hartford, Conn. Il y passa quatre ans, pendant lesquels il prodigua à nos compatriotes d'outre-quarante-cinquième, son talent et son dévouement, puis revint à Québec où, pendant deux années, il s'efforça, par un travail incessant et des démarches sans cesse répétées, de sauver de la ruine l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur. Il y réussit, puis fut chargé d'organiser la nouvelle paroisse Notre-Dame de Jacques-Cartier. Il se donna tout entier à ce travail, qui n'épuisait point cependant son ardeur, et il fut en même temps, un des plus fervents prédicateurs de la dernière campagne de tempérance.

“ C'est au milieu de ces labeurs que Mgr l'Archevêque de Québec alla le chercher pour lui confier la tâche lourde entre toutes de fonder et de diriger l'Oeuvre de l'*Action Sociale catholique* et celle de la *Presse catholique*. C'est à ces œuvres qu'il a donné tout son travail de ces deux dernières années et ce sont elles qui, probablement, ont fixé sur lui le choix du Souverain Pontife.

“ Notons que le siège épiscopal d’Eleuthéropolis est situé dans la province ecclésiastique de Césarée, Asie Mineure, dont le métropolitain est S. E. le Cardinal Gasparri.

“ Détail intéressant : l’actuel archevêque de Césarée fut pendant des années professeur à l’Institut Catholique de Paris où, deux années durant, M. l’abbé Roy, alors élève à l’Ecole des Carmes, fut son servent de messe.”

Le choix de Mgr Roy comme évêque auxiliaire de Québec a été accueilli avec joie par tous les catholiques du diocèse de Québec.

Mais nous avons vu que le distingué prélat fit un jour partie du groupe franco-américain à titre de curé de Hartford, Conn. Là aussi il y aura de la joie lorsqu’on apprendra de quelle façon vient d’être honoré par Rome celui qui, pendant de trop courtes années, fut l’ami et le guide de nos amis du Connecticut. On relira avec un soin pieux les discours du curé patriote prononcés dans les conventions nationales des Franco-Américains. Et l’élection de l’ancien curé de Hartford à la dignité épiscopale, même si son champ d’action doit être le diocèse de Québec, ne pourra manquer de jeter un éclat nouveau sur les catholiques de la Nouvelle Angleterre.

Au nom de ces frères de là-bas, comme au nom de tous ses lecteurs et amis, la *Revue Franco-Américaine* offre au nouvel évêque d’Eleuthéropolis l’hommage respectueux de ses félicitations et de ses vœux très sincères.

### **Les Forestiers Indépendants. Question de taux et de garantie.**

Les Forestiers Indépendants sont fort inquiets, en ce moment, à cause de la proposition que leur fait M. Stevenson, leur grand chef, d’augmenter les taux de leur assurance. Il est vrai qu’on ne veut appliquer le changement qu’aux plus vieux membres, mais ce qu’il importe de noter, c’est qu’on proclame ce changement indispensable au maintien de la société. Nous sommes loin, évidemment, des vantardises que nous entendions, il n’y a pas encore très longtemps, débiter sur le compte de cette fraternité mystérieuse ; nous sommes loin aussi des promesses alléchantes faites par ses recruteurs aux victimes que la contemplation d’une prétendue réserve de \$10,000,000 fascinait d’une façon invincible.

Le souvenir des luttes très vives soutenues à Woonsocket, R. I., par le directeur actuel de la *Revue* est à peine en voie de

s'éteindre, et voici que toutes les prétentions orgueilleuses, les fanfaronnades des champions salariés, les gasconnades d'un chef suprême très malin, les promesses de garantie inébranlable données à tout venant, voilà que tout cet échafaudage de réclame tapageuse et de chiffres fantaisistes s'écroule devant la simple conclusion d'une enquête fédérale. Les taux de l'I. O. F., pas les mêmes pour tous ses membres, n'étaient pas suffisants ; et il faut combler de quelque manière l'abîme que le temps et l'imprévoyance des chefs ont creusé entre les obligations de la société et ses ressources.

Certains mutualistes qui ont été mêlés à l'organisation de l'I. O. F. en ces dernières années approuvent le changement ; d'autres ne l'approuvent pas en invoquant les droits acquis des vieux membres. Ces droits acquis ne sont pas douteux, mais combien incertaine est la garantie qu'ils seront respectés et qu'on fera droit à tous ! Ils dépendent nécessairement de l'existence même de la société. Et si cette société n'est pas établie sur des bases solides, qui paiera les vieux membres, que deviendront leurs "droits acquis" lorsque la société aura épuisé sa réserve et que ses revenus seront insuffisants ?

Certes, M. Stevenson a raison de demander une augmentation des taux de l'assurance dans sa société, mais il commet encore l'erreur de ne pas étendre l'augmentation à tous les membres, les taux actuels n'étant pas encore suffisants bien qu'ils soient plus élevés que ceux de 1896.

Certains disent que le changement proposé va chasser tous les vieux membres de la société en leur imposant un fardeau qu'ils ne pourront plus porter. Malheur, alors, à ceux qui ont fait croire à ces braves gens qu'ils pouvaient avoir une assurance de \$1,000 sans la payer ce qu'elle valait ! Ceux qui ont trompé ainsi leurs concitoyens sont morts et c'est un spectacle navrant que de voir aux prises avec l'impitoyable réalité des faits ceux qui ont cru à la parole des faux prophètes.

Il est, surtout, infiniment cruel de voir si brutalement désabusés les milliers de nos compatriotes qui ont porté avec une confiance aveugle leurs capitaux à des étrangers, à des ennemis, avec le naïf espoir de trouver dans une organisation cosmopolite la protection que leurs propres organisations nationales leur offraient déjà d'une façon plus modeste, mais, pour le moins, d'une façon aussi sûre. Car, dans le cas des organisations nationales, il reste toujours cette suprême ressource d'un élan patriotique qui comblera les vides et fera traverser victorieusement les temps de crise. Et il est inutile

d'ajouter que rien de tel ne peut se rencontrer dans le cosmopolitisme sans cœur qui ne repose que sur les intérêts égoïstes et qui croule avec eux.

L'exemple des Forestiers Indépendants va coûter cher à la Province de Québec et à certains centres de la Nouvelle Angleterre où il atteint profondément les intérêts Canadiens-français et franco-américains. Profitera-t-il à quelques-uns au moins ? Nous l'espérons bien, mais nous redoutons toujours cette disposition naturelle à tant de gens qui les porte vers ce qu'ils ne comprennent pas, à se laisser éblouir par l'éclat de mensongères beautés, à ne pas résister à la piperie des mots et à préférer le drapeau d'une fraternité vide à la bannière sainte des institutions nationales qui réunissent avec une même sollicitude les intérêts de la race aux intérêts de l'individu et de la famille.

Il fallait une occasion extraordinaire pour que nous puissions dire à nos compatriotes ce qui leur a été cent fois répété : "Groupez-vous sous vos propres drapeaux ; entrez dans vos propres organisations avant d'aller ailleurs." L'I. O. F. vient de nous fournir cette occasion. Et il devait bien cela aux Canadiens-Français, lui qui leur aura fait tant de mal !

\* \* \*

### **Le protestantisme et les Franco-Américains. Opinion de Mlle Yvonne Lemaître.**

La chronique suivante de Mlle Yvonne Lemaître, la brillante directrice du *Franco-Américain*, de Lowell, Mass., est à citer en entier. Dit Mlle Lemaître :

"Sait-on généralement que les enfants des Canadiens protestants ne parlent pas le français ?

"On entend assez souvent proclamer, assez vaguement et un peu en l'air, que la perte de la foi catholique chez les Canadiens est invariablement suivie de la perte de la langue française. Les Canadiens catholiques, toutefois, ayant peu de rapports sociaux avec les Canadiens protestants, écoutent ceci d'une oreille distraite et ne se rendent pas compte à quel point c'est vrai.

"C'est même le problème qui effraie grandement la société publique — ou "Home Mission Society" — qui supporte de son argent la plupart des églises protestantes canadiennes. Les enfants des vieux "piliers" ne parlant plus la langue de

leurs pères, qui est celle du pasteur, s'en vont entendre la prêche aux églises américaines. Chaque fois qu'un pilier s'en va, sa mort laisse un trou béant dans la "congrégation" déjà pitoyablement mince du temple paternel. Les enfants ne viendront pas le remplacer dans l'église dont ils ne comprennent plus la langue. Et les églises canadiennes protestantes périssent misérablement, diminuent de jour en jour au lieu de grandir, si bien qu'un service divin dans un temple canadien protestant n'est plus qu'une espèce de farce aux yeux du Franco-Américain catholique habitué aux foules se pressant dans nos églises catholiques chaque dimanche. Le pauvre pasteur, avec un zèle digne de banquettes plus remplies, commente la Bible à une quinzaine d'âmes. C'est maigre, surtout au moment psychologique de la quête.

"J'ai entendu le rév. Dr Emmerich, de Boston, ministre très haut coté dans les sphères "Congrégational" de l'Etat, et secrétaire général de cette même société biblique dont je vous parlais plus haut, reprocher amèrement aux Canadiens protestants ce fait que leurs enfants ne parlaient pas français.

"Le révérend docteur y voyait, et avec raison, l'anéantissement certain des églises protestantes canadiennes. Après trente et quarante ans d'existence, ces églises n'ont pas plus d'adhérents, mais moins. Les enfants n'y remplacent pas les parents. Ces églises ne se supportent pas plus toutes seules aujourd'hui qu'au premier jour. Et la société biblique doit toujours y aller de son petit denier, une fonction qu'elle commence non sans raison à trouver joliment ennuyeuse.

"Ceci fut dit à une conférence des églises "Congrégational" canadiennes de l'Etat, tenue en cette petite église de la rue Bowers que les Canadiens catholiques ont toujours appelée et appelleront toujours "l'Eglise de Côté". Je dus y assister en qualité de reporter et j'y vis et entendis une foule de choses intéressantes touchant la psychologie de ce groupe de notre race, tellement modifié, toutefois, par l'abandon de la vieille religion des ancêtres, qu'il est devenu presque une race à part. Et cette question du français était, entre toutes, la plus intéressante qu'on toucha. Elle était la plus significative, et tout s'y rapportait, puisque la vie même des églises en dépend.

"Le Dr Emmerich alla jusqu'à suggérer l'établissement d'écoles paroissiales, comme dans l'église catholique, pour enseigner aux petits Canadiens protestants l'idiome paternel. Mais c'était là un beau rêve dont la réalisation dépendait

encore des deniers de la société biblique, qui, décidément, ne se fendait pas pourtant. A défaut de ce beau rêve irréalisable, le révérend docteur suggéra aussi qu'on établit pour les jeunes enfants des membres de l'église, des cours spéciaux de français, où on les enverrait infidèlement plusieurs fois la semaine, au sortir de l'école publique. Mais ceci est demeuré tout autant à l'état des châteaux en Espagne, chez nos cousins protestants, que le beau plan impraticable de l'école paroissiale. Et les petits Canadiens protestants continuent de ne plus parler le français du tout, ou de le baragouiner de façon absurde.

“ Les causes de cette perte déplorable de leur langue sont diverses. La première est naturellement l'absence d'écoles paroissiales ; la deuxième, c'est le manque d'instruction chez les parents, qui ne peuvent de leurs propres moyens enseigner le français à leurs enfants tel qu'on l'enseigne aux petits Canadiens catholiques dans ces écoles ; et la troisième, c'est l'isolement total où vivent les Canadiens protestants du reste de leur race.

“ Cette dernière cause n'est pas la moins intéressante, car elle marque la physionomie sociale toute spéciale de ce groupe, fort restreint mais bien distinct, de la race canadienne-française. Et ici encore, un vieux dicton souvent répété me revient à la mémoire : Qui dit Canadien-Français, dit catholique. Ce vieux dicton, dont la phrase qui a fait le sujet de ma chronique n'est après tout que le très juste corollaire, me semble avoir éminemment raison, à la façon bien connue, d'ailleurs, des vieux dictons. Le Canadien-Français protestant n'est plus un Canadien-Français. Ce n'est pas non plus un Américain. C'est un être hybride, difficile à déchiffrer et à classer. Ceux qui connaissent des compatriotes protestants n'ont-ils pas remarqué cette atmosphère toute spéciale des Canadiens protestants ? Ils n'ont même plus la même figure que les autres !

“ Ce n'est plus la même chose, et ils sont seuls, à mille lieux de leurs frères d'autrefois. Déracinés des antiques croyances qui furent depuis des siècles le point d'appui moral de leur race, ils sont à se faire une nouvelle âme, qui n'est ni française, ni canadienne, ni américaine, mais Dieu sait quoi ! Mais déjà ils sont si loin de leurs frères, que l'enveloppe matérielle même de cette âme incertaine, prend des plis nouveaux. J'ai même entendu quelqu'un dire : “ Il a l'air d'un protestant. ” Et le mot n'était pas ridicule.

“ Il s'en trouve qui regrettent tristement cet isolement d'avec leurs frères. On me raconta, à propos des grandes

fêtes de la St-Jean-Baptiste, il y a deux ans, une petite histoire qui me sembla pathétique. L'un des membres de "l'église de Côté" voulait à tout prix célébrer la St-Jean-Baptiste, lui aussi. Il voulait prendre part à la fête des Canadiens. Il voulait être dans la cavalcade. Il s'adressa au chef d'état-major.

— Mais tu es protestant, mon vieux, lui répondit celui-ci, qui le connaissait bien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un protestant ?

— Mais je suis Canadien, moi aussi. C'est la fête des Canadiens, je puis bien en être, ce me semble.

— C'est la fête des Canadiens, oui, mais tout de même ce n'est pas votre fête, à vous autres. Vous n'êtes plus des nôtres.

— Pourtant.....

— Il n'y a pas de pourtant. J'en suis peiné, mais tu devrais comprendre que ce n'est pas ta place.

"Et le disciple de Chiniquy vit tristement défilier du trottoir, quant vint le grand jour, la belle cavalcade pour laquelle on n'avait pas voulu de lui."

\*\*\*

### **Le troisième centenaire de Québec et le projet Grey**

Le Ministre de la Milice, M. Borden, a annoncé que le projet de mobiliser 25,000 hommes de troupes à Québec, pour les fêtes du troisième centenaire était abandonné. Il y aura tout au plus quelques régiments, avec un effectif total de 5,000 hommes, qui seront choisis par le comité d'organisation des fêtes. Le ministre a déclaré en être venu à cette décision après avoir constaté que les compagnies de chemins de fer ne pouvaient pas se charger de transporter les troupes sans nuire à leur trafic régulier. Voilà l'explication officielle. Pour certains qui se disent renseignés, il y a bien d'autres raisons qui tiennent plutôt de la répugnance éprouvée dans tout le pays à donner dans le projet trop ouvertement impérialiste de Lord Grey. Et l'on regrette généralement que son intervention indiscrete aura eu pour résultat de gâter une grande fête historique, la plus intéressante qui eût été célébrée sur le continent.

Il n'est pas douteux que dans la province de Québec, et à Québec même, cette manifestation, avec la tournure anglaise qu'on lui donne, soulève peu d'enthousiasme. Le gouverneur-

général a même pu, dit-on, s'en convaincre au cours des entretiens particuliers qu'il a eus récemment avec plusieurs des députés français à Ottawa, aussi bien qu'avec certains canadiens-français éminents qui se sont honorés d'une visite à Rideau Hall.

L'un d'entre eux, nous faisant part de la conversation qu'il avait eue avec le gouverneur-général au sujet des fêtes de Québec, nous racontait comme suit un des incidents piquants de l'entretien.

“ J'ai, disait-il, demandé à lord Grey ce qu'il penserait, par exemple, d'un programme de fête commune, anglo-saxonne, —où les américains seraient organisateurs de concert avec les anglais—de l'insistance qu'apporteraient les Etats-Unis à faire figurer comme un des principaux événements à commémorer, la bataille de Bunker Hill, et j'ai eu comme réponse une tête que je n'oublierai jamais ! ”

Pourtant, c'est bien à cela que se résume toute la question. On aura commis une erreur grave en glissant Wolfe et les “ Battlefields ” dans une fête de famille française, pacifique.

D'autre part nous nous demandons si on ne s'est pas trompé tout autant, dans les premiers temps, en n'associant pas dans une fête commune le dévoilement du monument de Mgr Laval et la célébration du troisième centenaire de Québec. Ces deux fêtes n'en devaient faire qu'une. En les séparant on a permis au saxonisme impérialiste d'en dévorer une.

Où tout cela va-t-il nous conduire ?

**Léon Kemner.**

---

# Québec

---

## La Basilique

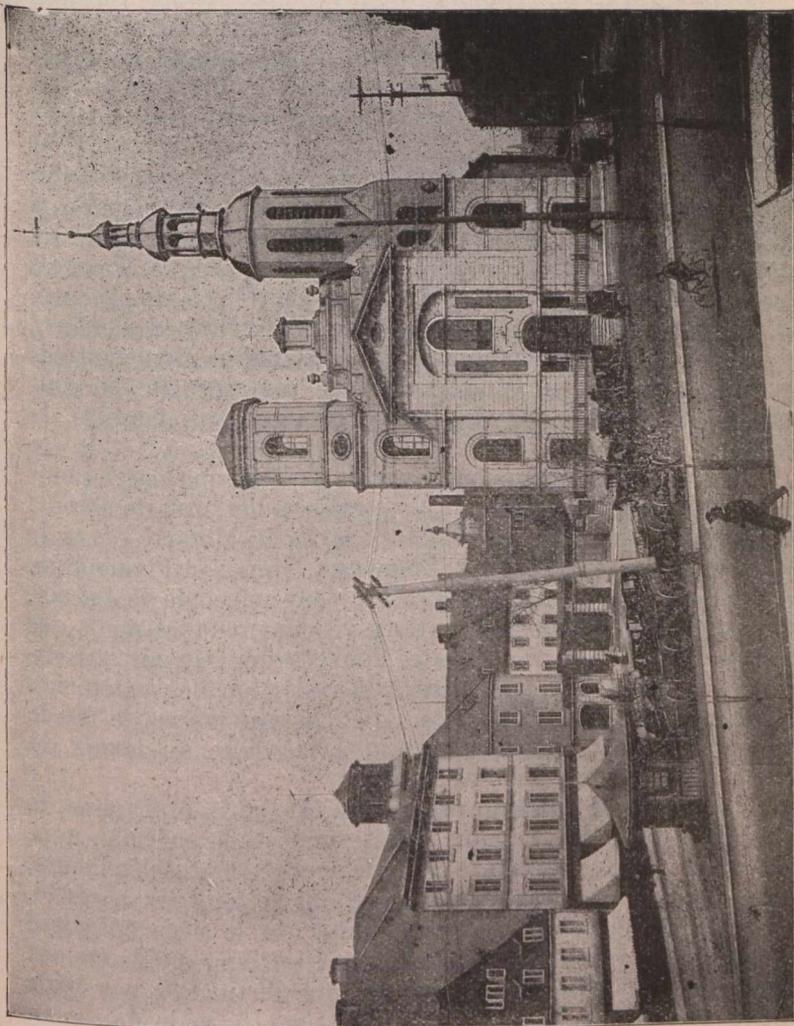
Champlain érigea en 1633 la première église de Québec sous le vocable de Notre-Dame de la Recouvrance. Mais l'augmentation soudaine de la population (1634-35) força de l'agrandir. Elle fut consacrée à l'Immaculée Conception le 8 décembre 1636. Le 14 juin, elle fut complètement détruite par le feu avec tout ce qu'elle contenait, vases sacrés, registres paroissiaux, etc. On ne prit des mesures pour la reconstruire que le 8 octobre 1646, en conservant le site de l'église de Notre-Dame de la Recouvrance. La pose de la pierre angulaire eut lieu le 23 septembre 1647. Voici le texte du document donnant la date et relatant les faits de cette cérémonie :

“ Le 23 septembre 1640, le Rév. Père Hierosme Lallemand, supérieur de la mission, et M. de Montmagny, le gouverneur, posèrent la pierre angulaire de l'église de Notre-Dame de la Conception, à Québec, sous le vocable de Notre-Dame de la Paix. La dite pierre est à l'angle du cadre du chassis à main gauche en entrant dans l'église, du côté et dans le coin le plus près du maître-autel. Les noms de Jésus et Marie sont inscrits dans la pierre sur une plaque de plomb.

B. VIMONT.”

Le nom de Notre-Dame de la Paix fut donné à la nouvelle église en mémoire de la paix qui venait d'être conclue à Trois-Rivières avec les Iroquois. Les travaux de construction ne furent vraiment poussés avec vigueur qu'en 1648. La messe y fut célébrée pour la première fois le jour de Noël, 1640. C'est le Père Lallemand qui bénit l'église et y célébra la première messe. L'église ne fut définitivement terminée et dédiée que le 31 mars 1657. Les dimensions du bâtiment étaient de 100 x 33. L'église paroissiale fut érigée canoniquement par Mgr de Laval et remise au Séminaire en 1664. Elle fut consacrée le 11 juillet 1666. En 1689, elle fut agrandie de 50 pieds. En 1745, elle fut encore allongée de 40 pieds et on construisit les deux ailes de côté qui existent encore. Tous ces travaux furent terminés en 1748, cent ans après la pose de

la pierre angulaire. " En résumé, disent MM. Doughty et Dionne (1), nous pouvons dire que les piliers de la nef datent de 1647, les tours de 1684 et le reste de l'église de 1745."



LA BASILIQUE DE QUÉBEC

Pendant le siège de Québec (1759), toute a partie en bois de l'église fut détruite par le feu à l'exception de la base du

(1) "Quebec under two flags," Doughty et Dionne, 1905.

clocher. Réparations en 1769 et la rallonge de 22 pieds du côté du sanctuaire, de sorte que l'église avait à ors une longueur de 216 pieds et une largeur de 94 pieds, murs compris.

Depuis 1771, époque où l'église fut complètement restaurée quelques changements ont été faits à la façade en 1843, et en 1849, on commençait la construction de la tour qui n'est pas encore terminée. En 1775, le gouverneur Guy Carleton la dota d'un cadran et de trois cloches. Ce cadran fut remplacé par un autre en bois en 1823.

L'intérieur de la Basilique offre un intérêt tout particulier au touriste, tant par l'atmosphère de sereine piété qu'on y trouve, que par le ton sobre de ses décorations, la richesse de ses peintures, son baldaquin, sa chaire, ses chapelles latérales et les pieux souvenirs qui s'y rattachent. Dans le chœur de cette église reposent les restes de presque tous les évêques de Québec, ceux des curés et des chanoines de la domination française, des derniers Récollets, ainsi que ceux de centaines de laïques, hommes et femmes, appartenant aux premières familles de Québec.

Parmi les principaux tableaux de la Basilique se trouvent un "Crucifiement" de *Van Dyck* (premier pilier, près du chœur, côté nord de la nef), un St-Paul, de Carlo Moratti (dans le chœur), des toiles de Restout, Blanchard, Vignon et Plamondon. La pièce du maître-autel est apparemment une copie de *Lebrun*. Plusieurs plaques commémoratives y consacrent les noms des évêques de Québec, et de quatre gouverneurs français, y compris Frontenac. On peut visiter la collection des vêtements sacrés en s'adressant au suisse. Le chapeau rouge de feu le Cardinal Taschereau est suspendu à la voûte au-dessus du chœur, vis-à-vis le trône épiscopal.

"La cure de Québec, disent MM. Doughty et Dionne, la seule inamovible au Canada, mérite une étude spéciale, non-seulement parce qu'elle a été occupée par des hommes éminents, mais à cause du rang élevé qu'on lui a toujours accordé. Trois prêtres l'ont quittée pour monter sur le siège épiscopal de Québec, d'autres l'ont occupée en même temps qu'ils étaient supérieurs du Séminaire ; tous se sont distingués par leurs talents ou leurs vertus. Henri de Bernières, Argo de Maizerets, Bertrand de la Tour, Plessis, Signay, Baillargeon, Proulx, furent des curés modèles dont le sanctuaire a gardé de précieux souvenirs.

"Le curé actuel, M. F. X. Faguy, dont la nomination date de 1888, a beaucoup contribué à orner la basilique et à lui

donner le cachet splendide qui la fait admirer aujourd'hui. C'est à son initiative que l'on doit les plaques commémoratives aux quatre gouverneurs français, et aux Jésuites et Récollets dont les cendres reposent dans les voûtes de l'église."

### **L'Église de St-Roch.**

La pierre angulaire de cette église fut bénite le 28 août 1811, par le Vicaire-Général Descheneaux. Le 11 avril de la même année, le terrain de l'église avait été donné à l'évêque de Québec, Mgr Plessis, par M. John Munn et concédé par M. Joseph Frenette pour la construction d'une église. L'église, à part la sacristie, fut détruite par le feu le 18 décembre 1816. Reconstituée en 1818. Jusque là la banlieue de St-Roch n'était qu'une branche de la paroisse de Notre-Dame de Québec. C'est dans cette église que fut consacré, le 17 juin, 1821, Mgr McEachern, premier évêque de Charlottetown.

Le 26 septembre 1829, la paroisse fut érigée canoniquement par Mgr Bernard Claude Panet.

Le 28 mai 1845, l'église fut détruite par le feu.

La paroisse de St-Roch a augmenté rapidement depuis sa fondation, au point qu'elle a été subdivisée en de nouvelles paroisses: St-Sauveur, 1er mai 1867; Limoilou, 24 mai 1895; Stadacona, 24 mai 1895; Jacques-Cartier, 25 septembre 1901. La paroisse de St-Sauveur a, elle-même, donné naissance à la paroisse de St-Malo.

L'église de St-Roch est suffisamment spacieuse, 178 x 91 pieds. En 1871, construction de la chapelle du Sacré-Cœur, rue St-François, après une retraite prêchée par le Père Resther, S. J.

Dans le sanctuaire de l'église de St-Roch est conservé le cœur de Mgr Plessis, qui y fut transporté de l'Hôpital-Général le 30 septembre, 1847.

Les trois cloches furent installées dans le clocher en juillet 1847.

Sur la façade de l'église se trouve une statue dorée de St-Roch et son chien.

### **L'Église de St-Jean-Baptiste.**

Commencée en 1847 et terminée en 1849. Dimensions, 180 x 80 pieds. De 1849 à 1886, elle fait partie de la desserte de la cathédrale et sous la direction d'un chapelain. Le 8 juin

1881, elle est détruite dans le grand incendie qui dévasta le faubourg St-Jean. Elle fut reconstruite plus grande et dédiée le 27 juillet 1884.

La paroisse de St-Jean-Baptiste fut érigée canoniquement par le Cardinal Taschereau, le 24 mai 1886 ; son érection civile fut sanctionnée par la législature provinciale le 24 juin de la même année. Population d'environ 12,000 âmes.

L'intérieur de cette église est très beau, mais l'extérieur en est surtout remarquable pour l'élégance de ses proportions et la beauté de sa façade.

### **Notre-Dame de la Garde.**

Style romain, 100 x 50 pieds. Construction autorisée le 9 avril 1877. Érigée en paroisse le 23 juillet 1885 et détachée de la paroisse Notre-Dame dont elle avait fait partie jusque-là.

### **Eglise de St-Malo.**

Fondée le 1er juillet 1898. Dédiée le 4 février 1899, par Sa Grandeur Mgr Bégin. Style romain. Premier curé, M. l'abbé Henri DeFoy, actuellement de la paroisse Ste-Famille de Woonsocket, R. I., Etats-Unis. Son successeur, M. l'abbé H. Bouffard, est le curé actuel de la paroisse.

Près de l'église se trouve le couvent des Sœurs de Notre-Dame, bâti en 1901, puis le collège des Frères Maristes, construit en 1899. La paroisse possède aussi une maison de la Providence, dirigée par les Sœurs Franciscaines.

### **Monastère et église des Ursulines.**

Les Ursulines logèrent d'abord, en août 1639, dans un réduit situé à la basse-ville, à l'endroit occupé aujourd'hui par l'hôtel Blanchard, en face de l'église de Notre-Dame des Victoires. Au printemps de 1641, les religieuses se construisirent un monastère de 92 x 28 pieds, à la haute-ville, sur un terrain que leur avait donné la Compagnie des Cent Associés. "C'est la plus spacieuse et la plus belle maison du Canada," écrit la Mère Marie de l'Incarnation.

Le 29 mai 1652, les religieuses ouvrent un autre monastère, de proportions plus considérables. Le premier bâtiment avait été détruit par le feu, le 30 décembre 1650. Le 20 octobre

1685, une deuxième conflagration détruit le monastère. Reconstruction immédiate et réouverture le 9 novembre 1687. De 1712 à 1715, le monastère est agrandi, mais les religieuses s'occupent surtout de la construction d'une chapelle convenable.

La chapelle intérieure des Ursulines est de construction récente, 16 mai 1901. La chapelle extérieure que l'on voulait conserver telle que construite en 1720 dut être rebâtie. L'architecte, M. David Ouellet, conserva à la nouvelle construction tout le cachet de l'ancienne. Pose de la pierre angulaire le 28 août 1901. Bénédiction solennelle des deux chapelles le 21 novembre 1902, 260ème anniversaire de l'installation de la fondatrice dans le monastère de la haute-ville, le 21 novembre 1642.

Cette chapelle est la troisième construite depuis la fondation du monastère. La première, appelée la chapelle de Mme de la Peltrie, fut commencée en 1656. M. de Lauzon, alors gouverneur de la Nouvelle-France, posa la pierre angulaire.

En 1667, le marquis de Tracy ajoute à l'église des Ursulines une chapelle dédiée à Ste-Anne. Il pose lui-même la pierre angulaire qui est bénie par Mgr de Laval. Cette chapelle fut détruite par le feu en 1686.

La deuxième église fut inaugurée le 14 août 1722, par Mgr de St-Valier. Durant les travaux de reconstruction, la pierre angulaire de 1720 fut retrouvée.

Le monastère des Ursulines possède de riches peintures, achetées en France, vers 1815, par l'abbé Desjardins, vicaire-général de l'archevêque de Paris. En voici la liste :

#### GRANDES TOILES

- 1.—L'adoration des mages, au-dessus du maître-autel, LeBrun.
- 2.—Notre-Seigneur ouvrant son Cœur aux Religieuses de l'Ordre de la Visitation.
- 3.—Les vierges sages et les vierges folles, Pietro da Cortova.
- 4.—La pêche miraculeuse, Ant. de Dieu.
- 5.—La Visitation, Collin de Vermont.
- 6.—Rachat des Captifs Chrétiens, à Algiers, par les Pères de la Trinité, Claude Guy Hallé.
- 7.—Jésus chez Simon le pharisien, P. de Champagne.
- 8.—St-Nonnus, évêque, recevant la conversion de Pélagie, P. P. Prud'hon.
- 9.—Un anachorète (sujet pas très bien défini.)

## PETITES TOILES

- 1.—Epousailles mystiques de Ste-Catherine, Pietro da Cortova.
- 2.—La Sainte Face de Notre-Seigneur.
- 3.—La Madone et l'Enfant.
- 4.—Notre-Seigneur tombant sous le poids de la Croix.
- 5.—St-Jérôme recevant sa dernière communion (copie supposée de Domenichini.)
- 6.—La Sainte-Famille, visite de Jean-Baptiste (légendaire).

## MONUMENTS HISTORIQUES

- 1.—Au marquis de Montcalm, enseveli en 1759 ; monument érigé en 1859 ; épitaphe composée par l'Académie Française en 1763.
- 2.—Tablette de marbre, placée par le gouverneur anglais, Lord Aylmer, en 1831.
- 3.—A la mémoire des Pères Jésuites, de Quen et Duperron, qui ont travaillé à la conversion des tribus huronnes, morts en 1659, 1655. Aussi au Frère lay Liégeois, mort à Québec, en 1655.

## TABLETTES COMMEMORATIVES

- 1.—Père Thomas Maguire, chapelain des Ursulines pendant 18 ans. Décédé à 82 ans, le 19 juillet 1854.
- 2.—Père Patrick Doherty (épitaphe).
- 3.—Père Georges LeMoine, chapelain des Ursulines de 1854 à 1890, mort à 73 ans, dans sa cinquantième année de prêtrise.

Le monastère possède de vieilles gravures de Basset le jeune, Andrau et F. Landry de Paris, des archives précieuses contenant l'autographe du roi Louis XV, une bibliothèque religieuse, littéraire, scientifique et pédagogique de 12,000 volumes, une relique de la vraie Croix, un crucifix en argent massif donné par Mme de la Peltrie, plusieurs portraits de personnages historiques, entre autres celui de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, etc., etc.

Dans la chapelle des Ursulines, en 1831, Lord Aylmer fit placer une tablette de marbre commémorative à Montcalm, dont les cendres reposent dans les voûtes de la chapelle. La tablette porte l'inscription suivante :

## HONNEUR A MONTCALM !

LE DESTIN EN LUI DEROBANT LA VICTOIRE,  
L'A RECOMPENSE PAR UNE MORT GLORIEUSE.

La chapelle des Saints contient la fameuse lampe votive donnée par Marie Madeleine de Repentigny en 1717. Cette lampe fut remplacée par une descendante d'une branche de la famille, Miss Madeleine Arthon, qui donna une lampe en argent solide, fabriquée par la célèbre maison Armand Calliat de Lyon. Le Rev. L. St-G. Lindsay, ancien chapelain du couvent, en a fait la description suivante :

“ Cette lampe, qui est entièrement d'argent 1er titre, avec dorure ors et couleurs, et émaux au feu, aussi bien que les chaînes et le pavillon, pèse 1,398 grammes. En voici le poème dans les détails : Un large bandeau ciselé en relief, supporte quinze roses émaillées, cinq blanches, cinq rouges et cinq jaunes, couleurs emblématiques des mystères du Rosaire. Trois volutes auxquelles les chaînes sont attachées supportent cette lampe qui se termine par un pendentif ciselé en relief et par une croix émaillée. Trois chapelets aux grains de lapis bleu du Tyrol sont suspendus au-dessus du bandeau de la lampe. Des lys au naturel timbrent le bandeau du pavillon et s'accrochent aux volutes.”

Cette lampe votive n'a pas cessé de brûler depuis qu'elle a été donnée au couvent par Mlle de Repentigny.

Marie Madeleine de Repentigny entra au couvent des Ursulines à l'âge de dix ans, plus tard s'y fit religieuse, après la mort de son fiancé. M. Kirby mêle son nom à une intrigue d'amour dans son roman “ Le chien d'or ”. C'est son frère qui aurait tué Nicolas Jacquin Philibert.

**Eglise de St-Patrice**

Eglise des irlandais catholiques, rue MacMahon, près de la Côte du Palais. Construite en 1831, 146 x 65 pieds, agrandie en 1845, dirigée par les Pères Rédemptoristes depuis le 29 septembre 1874. Contient une excellente toile de M. Charles Huot, représentant le “ Couronnement de Marie ”.

**Notre-Dame des Victoires**

Située à la basse-ville. La plus modeste des églises de Québec ; elle rappelle une multitude de souvenirs glorieux et français. Elle fut fondée il y a 218 ans.

■ Pose de la pierre angulaire le 1er mai 1608. Le gouverneur était présent et Mgr de Laval officiait. Terminée après l'arrivée à Québec de Mgr de St-Valier. L'évêque la dédia d'abord à l'Enfant-Jésus et la petite chapelle que l'on voit à gauche en entrant fut appelée la chapelle de Ste-Geneviève.

Après l'infructueuse tentative de Phipps contre Québec, en 1690, l'évêque décida de dédier l'église à Notre-Dame de la Victoire; et il ordonna qu'une fête avec procession en l'honneur de la Vierge, fût célébrée chaque année, le quatrième dimanche d'octobre.

Vingt et un ans plus tard le nom de l'église fut encore changé après que, par une nouvelle intervention de la Providence, la ville eut été sauvée d'un nouveau siège. En 1711, une flotte anglaise commandée par l'amiral Walker se dirigea sur Québec. La flotte redoutée se perdit dans un épais brouillard, et huit des navires allèrent se briser sur les rochers de l'Île aux Oeufs. Toute la population de Québec fit un pèlerinage d'actions de grâce à Notre-Dame de la Victoire. On plaça ensuite l'église sous le vocable de "Notre-Dame des Victoires" pour rappeler aux générations futures les faveurs accordées aux Canadiens-Français par la Mère de Dieu.

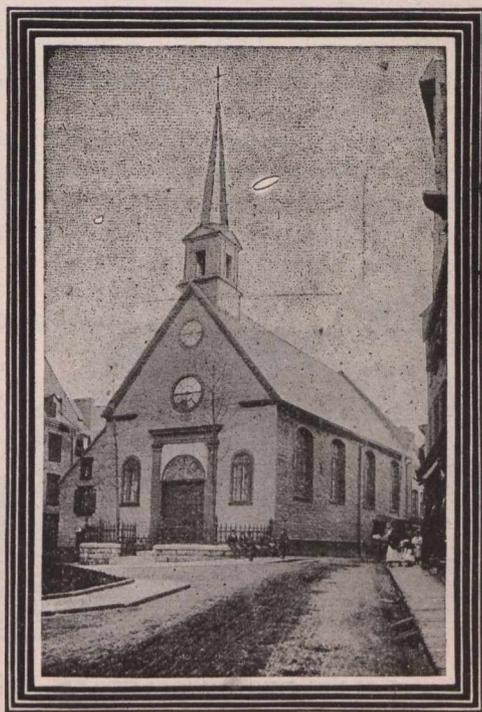
L'église fut complètement détruite lors du siège et de la prise de Québec, en 1759. Elle fut reconstruite en 1765. Les citoyens en firent achever l'intérieur en 1817. Le 23 mai 1888, on célébra par une grande fête religieuse présidée par le Cardinal Taschereau, le deuxième centenaire de la fondation de l'église de Notre-Dame des Victoires.

Quelques mois auparavant, elle avait été fraîchement peinte à fresque. Les décorations de l'intérieur sont d'un goût très délicat. Sur la frise de la muraille, du côté de l'évangile, sont les armes du Cardinal Taschereau et de Jacquer-Cartier; du côté de l'épître, sont les armes de Mgr de Laval et de Champlain. Sur des panneaux se trouvent des représentations des trophées enlevés aux anglais à la bataille de Beauport en 1690, et de la destruction de la flotte de Walker. Dans le chœur, au-dessus de l'autel, sont inscrits les mots: "Kebeka Liberata."

La ville de Québec, symbolisée par une femme couronnée, est assise sur un roc au pied duquel l'esprit Indien du St-Laurent renverse une urne. Près du groupe, un castor. A leurs pieds il y a des boucliers, des cuirasses et des étendards portant les armes de l'Angleterre. Ce sujet a été emprunté à une médaille frappée du temps de Louis XIV, pour perpétuer la mémoire des victoires françaises. A l'arrière de l'église, sur

la muraille, des inscriptions de diverses couleurs rappellent les faits les plus éclatants qui ont illustré l'histoire de l'église aux différentes époques de son existence.

Le reliquaire qui se trouve du côté de l'évangile contient des os de St-Laurent, St-Boniface et St-Victor ; celui qui se trouve du côté de l'épître contient des os de Ste-Aurélié, St-Vincent, St-Irénéé et St-Probus. L'église de Notre-Dame des Victoires possède aussi des reliques de la vraie Croix et de Ste-Geneviève.

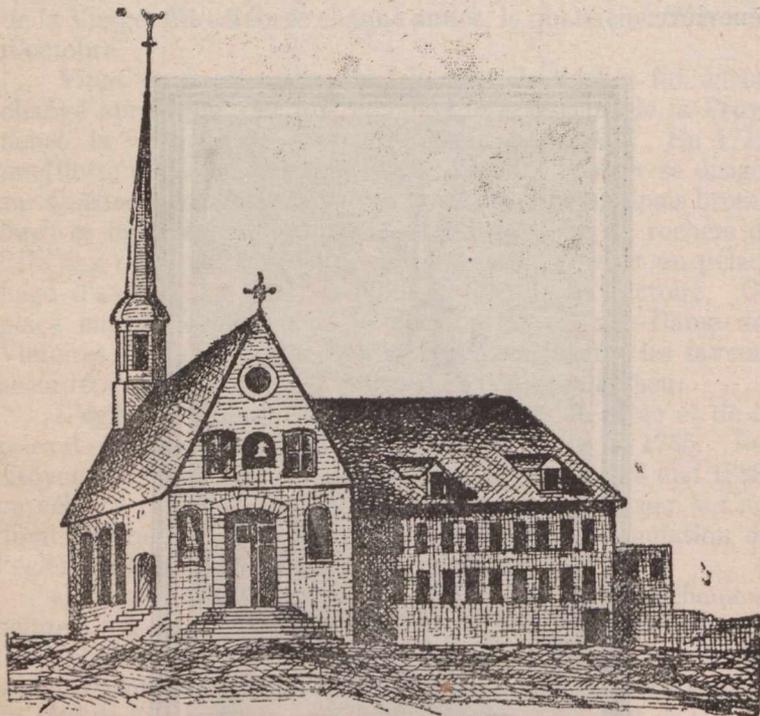


Eglise de Notre-Dame des Victoires

### **Couvent des Sœurs Franciscaines**

Sur la Grande Allée, à l'angle de la rue Claire Fontaine, sur le champ de bataille des Plaines d'Abraham. La maison mère de cette communauté est à Rome. Le couvent de Québec fut fondé en 1893 et la chapelle y attenante fut terminée en

1898. L'intérieur de la chapelle est de toute beauté ; on y a installé il y a une couple d'années un splendide autel en marbre de Carrare et en onyx mexicain. On y fait l'adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Chapelain : le Rév. M. L. H. Paquet.



EGLISE DES RECOLLETS

### Monastère et Eglise des Recollets

Fut construite en 1693, sur le terrain occupé aujourd'hui par la cathédrale anglicane et le palais de justice. Le terrain des Récollets fut exproprié par le gouvernement après la mort, 18 mai 1800, du Rév. Père Félix de Béréy, le dernier des Récollets qui aient vécu au Canada.

### **L'Eglise de Jacques-Cartier**

Construction commencée dans le mois d'août 1851. Inaugurée comme chapelle de la Congrégation de St-Roch, le 11 septembre 1863. Ouverte au public pour services paroissiaux en 1865. En 1901, la Congrégation donna sa chapelle à Mgr Bégin, qui en fit l'église de la nouvelle paroisse de Jacques-Cartier, érigée canoniquement le 25 septembre 1901. La paroisse est placée sous le vocable de l'Immaculée Conception. Son premier curé fut l'abbé Paul Eugène Roy, plus tard Directeur de l'*Action Sociale Catholique*, et aujourd'hui évêque auxiliaire de Québec.

### **Notre-Dame du Chemin**

Située sur le chemin de Ste-Foy, à côté de Villa Manrèse, la maison des Jésuites qui ont la desserte de l'église. Elle est due à la générosité du Chevalier Louis de Gonzague Baillargé et de quelques citoyens de Québec. Bel intérieur. Inaugurée en 1895.

### **Eglise de St-Sauveur**

Elle fut construite il y a plus de 50 ans, mais ne fut érigée en paroisse qu'en 1867. On lui a donné son nom en mémoire du premier prêtre séculier venu à Québec en 1634. Détruite par le feu en 1866, elle fut reconstruite l'année suivante. Elle est dirigée par les Pères Oblats. Décoration intérieure par M. Charles Huot.

### **Notre-Dame de Lourdes**

Construite par les Pères Oblats en 1870. Consacrée le 8 décembre 1880.

En 1882, le Cardinal Taschereau la reconnut comme la chapelle du Tiers-Ordre des Franciscains.

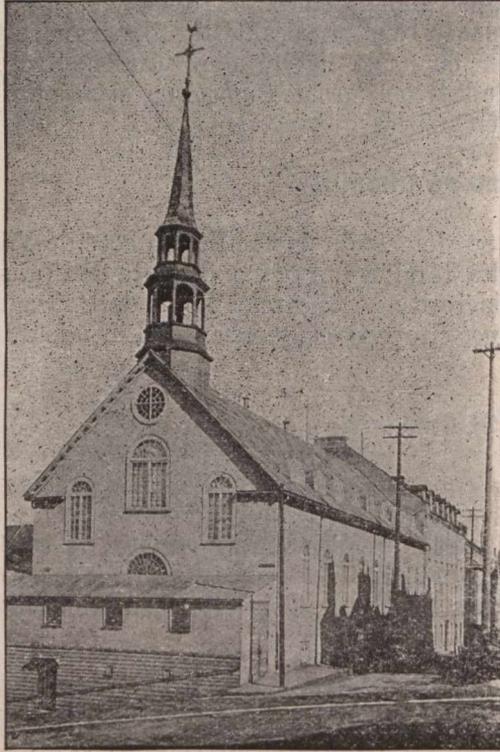
### **Chapelle de la Congrégation de la Haute Ville**

Sur la rue d'Auteuil, angle de la rue Dauphine, (1) sur un terrain octroyé par Sir John Sherbrooke, le 9 novembre 1817,

(1) La rue Dauphine était connue sous le nom de rue Sainte-Anne, en bas, par opposition à la rue Sainte-Anne actuelle qui est plus élevée.

à la demande de Mgr Plessis. Nous en retrouvons l'histoire dans l'extrait suivant de "l'Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Québec" :

On se mit aussitôt à l'œuvre pour construire la chapelle avec un logement adjacent qui servirait de sacristie et de presbytère.



La Chapelle actuelle de la Congrégation de la Haute-Ville de Québec.

Une souscription fut ouverte en ville afin d'aider aux frais de construction, car les ressources modiques de la congrégation n'y auraient pas suffi. La chapelle fut ouverte au culte vers 1820. On y installa la cloche de l'ancienne église des Jésuites.

Pour favoriser la fréquentation de cette chapelle et aider à l'amortissement de la dette, l'évêque décida, le 4 mai 1826, qu'un salut du saint Sacrement aurait lieu le vendredi de chaque semaine et qu'une messe publique serait célébrée

les jours de réunion. En 1833, Rome accorda une faveur spirituelle pour le jour de la fête patronale de la congrégation. Tous les fidèles pouvaient, en visitant la chapelle, gagner une indulgence plénière aux conditions ordinaires.

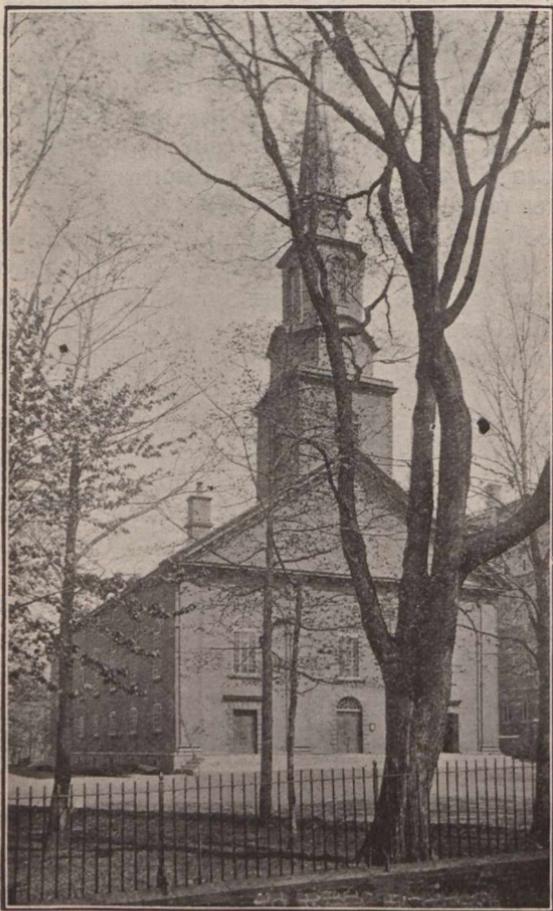
En 1836, l'autorité diocésaine crut prudent de renouveler l'affiliation de la congrégation de Québec avec la congrégation "*Prima Primaria*" de Rome, afin de s'assurer la participation aux faveurs spirituelles et privilèges que les souverains pontifes ont accordés à cette dernière. Elle désirait par ailleurs, substituer à la fête de l'Immaculée Conception celle de la Purification, afin de ne pas faire coïncider la fête patronale de la congrégation avec celle de l'église cathédrale. Le R.P. Jean Roothan, général des Jésuites, délivra ces nouvelles lettres patentes le 17 mars 1836.

En 1839, les citoyens de Saint-Roch présentèrent une requête à Mgr Signaï afin de former dans leur paroisse une nouvelle congrégation. Le projet ayant été approuvé, l'abbé Charles-Félix Cazeau fut délégué par l'Evêque afin de déterminer l'emplacement de la chapelle et du presbytère. La direction en fut confiée au curé, messire Zéphirin Charest. Le 12 janvier 1840, vingt congréganistes prononcèrent leur acte de consécration. Déjà cinquante membres de la congrégation de Notre-Dame de Québec, résidant à St. Roch, avaient été admis dans la nouvelle congrégation. Le 21 juillet de la même année, la congrégation de Saint-Roch obtint son affiliation à celle du Collège romain, sous le vocable de l'Immaculée Conception de MARIE, avec saint Joseph comme second patron. A partir de 1849, les congréganistes de Saint-Roch furent dirigés par les Jésuites. A la demande de Mgr Bégin, les congréganistes de Saint-Roch cédèrent la propriété de leur chapelle qui devint église paroissiale, et la direction de la congrégation passa alors au curé de la nouvelle paroisse (1901.)

Les Jésuites néanmoins conservèrent la congrégation de la Haute-Ville, leur ancienne congrégation, dont ils avaient repris la direction lors de leur retour à Québec. Ce fut en 1828 que Mgr Turgeon, avec l'approbation de Mgr Signaï, forma le projet de fonder à Québec une maison de Jésuites et de leur confier la direction de leur ancienne congrégation. Le conseil consulté (1er décembre) approuva ce plan. Mais l'Evêque voulut que la congrégation entière fut appelée à donner son avis. La convocation eu lieu le 3 décembre et le projet fut adopté.

### Les Eglises Protestantes

Québec possède plusieurs églises protestantes dont la plus ancienne est sans contredit la cathédrale anglicane située à l'ouest de la Place d'Armes, en arrière du Palais de Justice, sur le terrain où se trouvait autrefois l'église des Récollet et



LA CATHÉDRALE ANGLICAINE

détruite par le feu, avec leur couvent en 1796. L'église actuelle fut dédiée en 1804. C'est tout près de cette église que se trouvait l'orme sous lequel Jacques-Cartier assembla

ses compagnons après son arrivée dans la colonie. Cet arbre fut abattu par le vent dans le mois de septembre 1845. Avant l'érection de l'église anglicane à Québec les exercices de cette dénomination religieuse avaient lieu dans la vieille église des Récollets. Après l'incendie le gouvernement anglais s'empara du sol et y fit construire l'église actuelle. On peut y voir le drapeau du 69ème Régiment reçu des mains du Prince Arthur lorsque ce régiment fut envoyé en garnison au Canada.

Les autres églises protestantes de la ville sont les suivantes: "Trinity Church," épiscopalienné, rue St. Stanislas, autrefois occupée par les militaires ; église Méthodiste, même rue, en haut ; église baptiste, rue McMahon ; église St. André, presbytérienné, rue Ste. Anne ; "Chalmers Church," presbytérienné, rue Ste. Ursule, scène de l'émeute Gavazzi, en 1859 ; église protestante française, rue St. Jean, en dehors des murs ; église St. Mathieu, épiscopalienné, sur la même rue, mais plus à l'ouest. Il y a aussi des églises épiscopaliennes sur la rue St. Valier, à St. Roch et sur la rue Champlain.

---

## Vieux articles et vieux ouvrages

---

**Les Canadiens de l'Ouest**, par Joseph Tassé, deuxième édition, Montréal, Imprimerie Canadienne, 1878. (Catholic Quarterly Review, Oct. 1879) 2ème partie.

Davenport, dans l'Etat de l'Iowa, reconnaît pour son fondateur le canadien Antoine Leclerc qui vint s'établir à Péoria en 1809, un peu avant la destruction de ce village par Craig. Un peu plus tard, il alla se fixer à Rocky Island où sa modeste habitation fut bientôt jetée dans l'ombre par la maison que construisit le Colonel Davenport. Connaissant à fond tous les secrets de la forêt profonde, familier avec les idées et les dialectes des Indiens, Leclerc joua un rôle important comme interprète et agent. Les Sacs et les Renards donnèrent à sa femme une vaste étendue de terrain et, plus heureux que Dubuque, cette donation fut reconnue par le gouvernement américain, et Leclerc vécut assez longtemps pour voir le développement de Davenport, même pour vendre la maison qu'il y avait construite à une compagnie de chemin de fer qui en fit une gare. Leclerc prit une part active dans toutes les opérations entreprises avec les Sacs et les Renards ; il recueillit des lèvres même de Black Hawk une autobiographie de ce chef célèbre et la fit publier en Angleterre.

Pendant plusieurs années il fut maître de poste et juge de paix avec juridiction sur toutes les causes épineuses soulevées entre blancs et indiens. Lorsque, en 1840, on organisa dans sa ville une " Association de Pionniers ", il en fut le premier président.

Leclerc resta toujours fidèle à sa religion. Il donna des emplacements pour les églises et les institutions catholiques aussitôt que des prêtres furent rendus sur les lieux. Il souscrivit \$2,500, puis donna ensuite mille dollars de plus, pour la construction de l'église St-Pierre, actuellement l'église St-Antoine. En 1836, il construisit l'église Ste-Marguerite, puis la donna avec le terrain sur lequel elle était érigée à son évêque. Ce cadeau était vraiment digne de ces âges de foi.

La vieille ville canadienne de Détroit eut aussi ses personnages de marque. L'histoire de ses premières années nous

apporte les noms de Gouin, Navarre, Dejean et Jacques Dupéron Baby. Ce dernier était un brillant officier qui combattit avec ses frères contre les anglais près de Fort Duquesne en 1755, et porta le nom redouté des armes françaises jusque dans la Pennsylvanie et la Virginie. Après la guerre il se fixa à Détroit, s'engagea dans le commerce des fourrures et devint surintendant des affaires indiennes sous le régime anglais auquel il resta fidèle pendant la guerre de l'Indépendance américaine, ce qui lui valut la confiscation de toutes ses propriétés. Ses fils furent dignes de lui et conquérèrent des postes de distinction, tant dans l'ordre civil que dans l'ordre militaire, sous les Anglais.

Joseph Rainville est une sorte d'anomalie. Issu d'un père canadien et d'une mère Sioux, il reçut son éducation au Canada sous la direction d'un prêtre vénérable et fut toujours, de parole et d'action, un catholique. Ceux qui, par hasard, rencontrent les "Extraits de la Genèse et des Psaumes," L' "Evangile selon St-Marc," les "Extraits de St-Mathieu, St-Luc et St-Jean," dans la langue des Dakotas ou des Sioux, et publiés par des organisations protestantes de Cincinnati, supposeraient difficilement que ce sont des traductions faites par ce métis catholique, Rainville ; c'est pourtant le cas. Son éducation lui permettait de posséder parfaitement sa propre langue, et une longue habitude l'avait rendu maître à tel point du langage des Sioux que peu d'interprètes dans l'Ouest pouvaient l'égaliser. Sa supériorité était à ce point manifeste que ce travail de traduction ne pouvait pas être fait sans son concours.

Sa vie fut, toutefois, très active, partagée entre le commerce des fourrures dans le Minnesota, le Missouri et les districts des Montagnes Rocheuses, puis, comme capitaine au service des Anglais, à Fort Meigs, et sur d'autres champs de bataille, à la tête des Sioux, dont il put à plusieurs reprises arrêter la férocité et la cruauté. Plus tard, comme officier à demi solde, il travailla dans l'intérêt de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; finalement, en 1822, renonçant à son allégeance pour venir se fixer aux Etats-Unis où il fonda avec Faribault le "Columbia Fur Company," il fut interprète pour Long comme il l'avait été pour Pike, toujours avec son activité et son indépendance ordinaires. Il alla terminer sa carrière au Lac qui Parle. Là, il sema les premiers champs de blé et posséda les premiers troupeaux de bestiaux qui aient été vus dans la région du Haut Mississippi. Son hospitalité était celle d'un patriarche, franche, cordiale, sans limite. Rainville mourut dans le mois de mars 1846, estimé au point que l'on a donné son nom à un comté.

Louis Provençal, un autre canadien, fut un des pionniers du Minnesota. Mais le canadien le plus éminent de cet Etat fut Jean-Baptiste Faribault, dont le frère Bartholomée, resté au Canada, rendit de si grands services à l'histoire de sa colonie natale et en recueillant plusieurs des plus rares et des plus précieux ouvrages qui s'y rapportent. Son catalogue fait partie de notre bibliographie.

Jean-Baptiste, né à Berthier en 1774, attira l'attention du Duc de Kent par son habileté artistique et reçut l'offre d'une commission, mais il préféra entrer au service de la North West Company. Son premier poste fut Kankakee. Là et à Bâton Rouge, sur la rivière Desmoines, il fit ses premiers essais dans le commerce des fourrures et il obtint beaucoup de succès. Il lui tardait encore de retourner au Canada, mais il accepta tout de même le commandement de Petits Rapides. Après trois ans de séjour à ce poste il épousa une fille métisse et établit définitivement son foyer dans l'Ouest. Après dix années passées au service de la Compagnie, il résolut de faire le commerce des fourrures pour son propre compte, et, s'étant fixé à la Prairie du Chien, il établit un commerce lucratif avec les Winnebagoes, les Sioux et les Renards qui habitaient dans les environs. Le plomb miné par son compatriote Dubuque et les fourrures amassées par les indiens furent les principaux objets qu'il acheta pour les transporter ensuite à St-Louis dans des voyages qui duraient jusqu'à quinze jours. Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et les Etats-Unis, en 1812, Faribault refusa de prendre cause pour ces derniers. Il fut en conséquence fait prisonnier par le Colonel McCall et emmené sur une canonnière anglaise. Lorsque les Anglais attaquèrent la Prairie du Chien, sa femme et ses enfants s'enfuirent à Winona, ne se doutant guère qu'il était prisonnier des assaillants. Sa maison fut détruite par les Winnebagoes, et ses bestiaux et ses marchandises pillés. Tout lui fut enlevé et il se trouva, après tant d'années de labeur, dans un complet dénuement. Son courage, cependant, ne l'abandonna pas, et il entreprit de refaire sa fortune ; mais lorsque les Anglais se retirèrent, ils mirent le feu aux bâtisses de la Prairie du Chien qu'ils laissèrent complètement dévastée.

La North West Company, exclue de notre territoire, fut forcée de vendre ses propriétés, et Faribault put profiter de cette occasion. Après avoir exercé son commerce pendant quelques années à la Prairie du Chien, il se transporta à Pike Island, tout près de l'endroit où s'éleva plus tard le Fort

Snelling. Là, il entreprit de cultiver la terre ; il fut le premier à casser le sol pour des fins agricoles à l'ouest du Mississippi et au nord de la rivière Des Moines. L'île, qui avait un demi mille carré, lui fut cédée par les Indiens et son titre fut validé dans le traité de 1820. Deux ans plus tard une inondation balaya l'île, détruisant tout ce qui s'y trouvait d'améliorations, et, en 1826, à cause d'une accumulation de la glace, la maison qu'il avait courageusement reconstruite fut rasée et son troupeau de bestiaux fut noyé. Quittant ce poste trop exposé, il se retira à Mendota où il fit un commerce très florissant, et gagna bientôt la confiance des Sauvages qui l'appelèrent Chapolinistoy, ou "queue de castor." Ceci, cependant, n'empêcha pas qu'il fût, en une occasion, poignardé et blessé gravement par une "brave". En 1817, il rencontra le premier prêtre qui visita cette région et put, avec sa famille, profiter des secours de la religion. En 1840, il trouva mourant à Fort Snelling le Rév. M. Galtier qu'il amena dans sa maison et auquel il donna les soins les plus assidus. Sa maison devint celle du vaillant apôtre pour lequel il construisit une petite chapelle, la première érigée dans le Minnesota, que fréquenta bientôt une congrégation de Canadiens et d'Indiens. Cette église fut consacrée à l'Apôtre des Gentils et c'est de là que la ville de St-Paul a pris son nom. Le vénérable Vicaire-Général Ravoux succéda à l'abbé Galtier et il professa toujours la plus haute estime pour le pionnier canadien qui mourut en 1860, regretté de tous, et après avoir donné à ses enfants une éducation que peu d'enfants habitant les pays neufs peuvent obtenir. Son fils Alexandre devint très influent, occupant successivement des positions importantes pour les Etats-Unis dans les négociations avec les sauvages, puis celle de législateur dans l'Etat que son père avait tant contribué à fonder. Le Minnesota a un comté et une ville portant le nom de Faribault, et ce fils y contribua généreusement à l'église catholique. C'est lui qui, avec le concours du général Fields, jeta les bases de Faribaultville.

Superior City, sur le Lac Supérieur, est une ville qui se réclame de fondateurs canadiens dans les personnes de Jean-Baptiste Lefebvre, Saint Denis, Roy et Saint Jean.

St-Paul, qui doit son nom à un prêtre catholique, le Rév. M. Galtier, honore parmi ses pionniers, le canadien Vital Guérin dont la générosité envers la ville et l'église catholique fut remarquable. Le progrès de St-Paul lui permit de conquérir une situation de richesse et d'importance, mais son honnêteté et sa franchise en firent une victime facile pour les exploités

sans scrupule qui envahissent les villes naissantes. Son avoir fut disséminé et il mourut pauvre après avoir fait des cadeaux princiers et avoir répondu avec empressement aux appels charitables. St-Paul a élevé un monument à cet homme de mérite, et l'historien de la ville fait le plus grand éloge de sa valeur.

Pembina compte parmi ses pionniers Joseph Rolette, fils de celui qui a déjà été mentionné dans cette étude. Il représenta sa ville à la Législature du Minnessota et était un homme très entreprenant. Tous les projets devant contribuer au développement du pays le trouvaient parmi les plus ardents et son nom est encore vénéré dans le comté de Rolette, Dakota.

A une période plus reculée appartient Jean-Baptiste Mallet qui, en 1777, fonda un établissement sur le site actuel de la ville de Péoria, Illinois, qui fut pendant longtemps connue sous le nom de "Ville à Mallet." Cet établissement et Cahokia fournirent les volontaires pour l'expédition de Brady contre le Fort St-Joseph. Ces volontaires enlevèrent le fort aux Anglais, mais en revenant dans leurs foyers, ils tombèrent dans une embuscade que leur tendirent les sauvages et furent presque tous tués ou faits prisonniers. Indompté par ce revers, Mallet, en 1878, marcha contre le même fort, s'en empara, enleva les magasins évalués à \$50,000 et mit fin aux opérations anglaises dans cette partie du pays. La "Ville à Mallet" attira les habitants de la vieille Péoria et prospéra jusqu'en 1812 alors que le capitaine Craig de la milice de l'Illinois, dont le camp avait été attaqué par les sauvages, se vengea sur les colons inoffensifs, pillant leurs maisons, s'emparant de leurs chevaux et détruisant leurs bestiaux et leurs récoltes. Les habitants eux-mêmes furent faits prisonniers et lorsqu'ils furent remis en liberté ce ne fut que pour retrouver leurs maisons réduites en cendres par les sauvages. Ils demandèrent en vain une indemnité au Congrès américain ; on ne fit jamais droit à leurs réclamations.

Pierre Ménard, de Kaskaskia, cette vieille ville d'origine canadienne fut, au cours du dernier siècle, un des hommes les plus éminents de l'Ouest. A partir de l'année 1786, il s'occupa de commerce, d'abord à Vincennes, comme agent du colonel Vigo, puis à Kaskaskia, ensuite comme associé de Manuel Liza, et étendit le champ de ses opérations jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Comme agent au service des Etats-Unis, il conclut plusieurs traités avec les tribus indiennes. Il fut élu par le comté de Randolph à la Législature du Territoire de l'Indiana, et lorsque l'Illinois devint territoire, il siégea au conseil légis-

latif, lorsque ce dernier s'assembla pour la première fois en 1810 dans l'ancien village de Kaskaskia. Ménard s'acquitta des devoirs de président du conseil législatif avec calme, modération et dignité. Lorsque l'Illinois fut admis dans l'Union, en 1818, Ménard fut élu lieutenant-gouverneur et occupa ce poste jusqu'en 1822. Il mourut plus de vingt ans après, à Kaskaskia, universellement respecté et estimé. Son frère, François, qui fut un des premiers à organiser une ligne régulière de transports sur le Mississippi, était aussi citoyen de Kaskaskia.

Le colonel Jean-Baptiste Beaubien, appartenant au groupe canadien de Détroit, fut un des premiers parmi ceux qui formèrent l'établissement qui est devenu de nos jours la ville de Chicago, et prit une part active à son premier progrès.

Bourbonnais, Illinois, un des grands centres de l'immigration canadienne moderne aux Etats-Unis, considère comme son fondateur Noël Levasseur, un enfant d'Yamaska, Canada, qui aida à transporter quelques tribus indiennes dans l'Ouest, et fut un agent très actif au service des Etats-Unis.

“ Bourbonnais, dit M. Tassé, est un vrai village canadien, et la voyageur qui, après avoir franchi plusieurs centaines de milles, se trouve tout à coup dans cette localité, pourrait se croire encore au milieu d'une de nos bonnes et anciennes paroisses des bords du St. Laurent. L'église et le couvent, groupés ensemble, les maisons entourées de verdoyantes plantations, la franche hospitalité des habitants, leur gaieté toute gauloise, les accents français, les airs nationaux qui résonnent agréablement à son oreille, les usages populaires si bien, si religieusement conservés ; tout lui rappelle la patrie absente.”

Bourbonnais n'est pas le seul endroit de fondation récente qui soit d'origine canadienne comme Kaskaskia, la Prairie du Rocher, Péoria, ou Fort Chartres, villages d'un autre âge, aujourd'hui disparus ou en voie de disparaître. Parmi les nouveaux venus, nous trouvons St George fondé par Granger, Manteno, fondé par Ménard Martin, L'Erable, fondée par Mme Kirk, Ste. Anne et Kankakee.

C'est à Bourbonnais que l'infortuné prêtre Chiniquy, qui avait déjà porté scandale au Canada, apostasia ouvertement et essaya d'entraîner les Canadiens dans son erreur. Cet homme fut bientôt jugé à sa véritable valeur par les organisations protestantes bien qu'elles durent payer très cher leur expérience ; et une publication bien connue, hostile aux catholiques, décrivit sous le titre de “ Aide pour les Chincapins, ”

les absurdités de ce nouvel apostat. Pourtant il avait avant sa chute dirigé une émigration canadienne considérable des bords du St. Laurent vers Bourbonnais, et il conçut le projet, qu'il réalisa en partie, de grouper à cet endroit tous les Canadiens dispersés dans les Etats-Unis. Ce groupe atteignit de son temps une population de six ou sept mille habitants.

Joseph Robidou, fils d'un des premiers pionniers de St. Louis, construisit une habitation (cabin), en 1803, au pied des Monts des Serpents Noirs (Black snake Hills) et fit le commerce avec les Iowas, les Renards, les Pawnees et les Kansas, parmi lesquels il devint bientôt très influent. Le magasin de Robidou fut vite connu de tout le monde, et après qu'il eut acquis une étendue de terrain des sauvages en paiement des dettes dues par les tribus, (1) Robidou, invita les colons à venir s'établir auprès de lui et fonda la ville de St. Joseph à laquelle il donna le nom de son saint patron et dont il fut le premier magistrat.

Un autre membre de cette race canadienne, Jean Baptiste Louis Roy, est resté fameux dans les annales de l'Ouest pour la résistance héroïque qu'il fit, en 1814, à la Côte Sans Dessein, avec sa femme, contre une armée considérable d'Iowas, de Renards et de Sacs. Plusieurs canadiens avaient été attirés au dehors du fort, par une fuite simulée, puis isolés. Roy, portant sa vieille mère, s'échappa avec sa femme et un compagnon jusqu'à sa maison, au milieu d'une pluie de balles. Le siège commença. Mme Roy, fondait des balles pour les hommes et, lorsqu'elle en avait le loisir, employait son propre fusil contre les Indiens et avec un effet terrible car elle était une habile tireuse. Leur feu était si rapide qu'ils durent mouiller les canons de leurs fusils. Le deuxième jour leur compagnon s'étant hasardé à regarder à travers un trou de muraille fut blessé mortellement. Les sauvages s'aperçurent bientôt de leur avantage et réussirent à mettre le feu au toit de la maison, Roy monta sur le toit et éteignit les flammes, tandis que sa brave épouse, employant successivement tous les fusils chargés d'avance empêcha les sauvages de tourner leurs armes contre son mari. Le troisième jour les trouva entièrement épuisés. Leur endurance était rendue à sa limite, mais ils décidèrent de mourir bravement et ouvrirent le quatrième jour avec une telle fusillade de toutes les parties de la maison que les sauvages, poussant des grands cris retirèrent, laiss-

(1) "Treaties between the United States and the Indian Tribes," p. 525.

sant les cadavres de quatorze de leurs camarades autour de la maison qui venait d'être défendue avec l'énergie de désespoir.

Louis Vital Bogy, (1) qui peut être considéré comme le père du vieux Kaskaskia, qui devint commissaire des affaires Indiennes pour les Etats-Unis, sous le président Johnson, et qui mourut sénateur des Etats-Unis pour l'Etat du Missouri, est un des membres les plus distingués de cet élément Canadien Français. Pendant ses études, il fut victime d'un accident qui le força pendant longtemps à se servir de béquilles. En dépit de ce contretemps, il commença à étudier le droit en 1812, déclarant même alors, dans une lettre à sa mère, que l'ambition de sa vie était de représenter un jour l'Etat du Missouri dans le Sénat des Etats-Unis, et qu'il était déterminé à atteindre ce but même s'il fallait y travailler jusqu'à l'âge de soixante ans. Après avoir complété ses études classiques et avoir étudié le droit à Kaskaskia, il retourna à Ste. Geneviève où il acheta une magnifique propriété et se lança dans la vie publique. En 1852, il se porta candidat au Congrès des Etats-Unis contre Thomas H. Benton qui n'obtint que difficilement sa réélection, Bogy ayant remporté tous les comtés, excepté celui où se trouvait St. Louis. Ainsi porté au premier rang, Bogy, fut aussitôt élu pour la Législature du Missouri.

Il acheta, avec quelques autres le Pilot Knob, une montagne riche en minéral de fer et construisit le Iron Mountain Railway afin de transporter le minéral sur le marché. Il n'abandonna jamais sa profession. Tout en s'occupant de politique et de travaux publics, il conserva une clientèle considérable jusqu'à la guerre civile, alors qu'il fut exclu par le serment que les fanatiques imposèrent à l'Etat du Wisconsin. Il se porta candidat au Congrès en 1863 contre Blair, mais le terrorisme employé contre lui l'empêcha d'être élu. Trois ans plus tard, comme nous l'avons déjà dit, il fut nommé commissaire des affaires Indiennes, et en 1873, il était élu au Sénat des Etats-Unis, atteignant le but qu'ambitionnait sa jeunesse.

Comme commissaire des affaires Indiennes, il répara quelques-unes des injustices commises par ce Bureau envers les missions catholiques, et au Sénat il ne craignait jamais de confesser sa foi catholique. Il défendit même avec le plus

---

(1) Ce nom est orthographié de différentes manières dans nos registres—Baugy, Baugis, Beaugie, Baugie, Bougainville écrivit *Bogis*. Les membres de cette famille au Missouri signent *Bogy*.

noble courage la loyauté catholique contre les attaques honteuses du sénateur Edmunds. (1)

Les noms que nous avons mentionnés jusqu'ici se rapportent plus spécialement au Nord Ouest. Michel Branamour Ménard, neveu du lieutenant-gouverneur de l'Illinois portant ce nom, est un des héros de l'histoire du Texas. Il se rendit au Texas en 1829, et comme commerçant il y acquit une telle influence parmi les blancs et les sauvages qu'au moment de la révolte contre le Mexique, le gouvernement nouveau compta sur Ménard pour obtenir l'amitié ou au moins la neutralité des tribus indiennes. Il fut membre de la Convention constitutionnelle et lors de l'organisation de la république il fut élu au Congrès.

F. X. Aubrey, esprit aventureux, brillant, organisa un vaste commerce sur terre avec le Nouveau Mexique. Sa vie abonde en aventures et en périls de toutes sortes parmi les tribus sauvages de la prairie ; il échappa à tous ces dangers pour être finalement assassiné par le major Weightman.

De la même façon le canadien Leroux atteignit une grande renommée.

La Californie a eu un Canadien énergique dans Prudent Baudry qui travailla à développer ses ressources spécialement dans Los Angeles et les environs.

Lorsque nous arrivons à l'Orégon, qui fut d'abord colonisé à Wallamette et Cowlitz par les Canadiens employés par la Compagnie de la Baie d'Hudson, nous retrouvons parmi les premiers pionniers Gabriel Franchère qui s'y rendit dans les

(1) Dans le débat, le Sénateur Edmunds avait été particulièrement violent dans son attaque contre l'Eglise et le *Syllabus*. Il s'agissait d'un amendement à la constitution américaine (1875-76) prohibant dans toute la république les subventions aux écoles séparées, un régime qui fut établi dans la suite. Voici un extrait du vigoureux discours que M. Bogy prononça à cette occasion.

“ Dans ce pays, comme dans tous les autres pays, les catholiques sont en faveur d'une parfaite liberté religieuse, et une juste interprétation du *Syllabus* montre qu'il ne contient rien qui soit en opposition avec les grands principes de liberté, fondés sur ce que tous les hommes éclairés doivent reconnaître: “ la loi divine.” Tous les gouvernements doivent s'appuyer sur cette base pour se maintenir, et celui qui ne veut pas l'accepter sape et détruit le principe même de la liberté et de tous les bons gouvernements..

“ On a parlé de l'intolérance des catholiques. Eh bien ! n'est-il pas vrai que les catholiques du Maryland ont été les premiers à déployer la bannière de la liberté religieuse ? Quoi qu'on dise, les premiers, ils ont proclamé cette liberté dans le Nouveau Monde, non pas comme une concession, comme un compromis, mais parce qu'elle était conforme à leurs convictions.”

intérêts de M. Astor en 1810, et qui atteignit la Colombie l'année suivante. Franchère a donné, dans un volume publié en français et en anglais, l'histoire d'Astoria, et il fut pendant plusieurs années entouré de la considération des marchands de New York, où il vécut jusqu'à l'âge avancé de 79 ans.

Pierre Pambrun et Joseph Larocque comptent aussi parmi les canadiens éminents qui ont colonisé l'Orégon.

---

## Chez le Pharmacien

---

Il fait un temps frisquet, point trop désagréable : une jolie gelée blanche qui met du rose sur le nez mignon des fillettes, du bleu sur celui de leurs mamans, du violet, quand la dame est d'un " certain âge," comme on dit dans les journaux de mode.

Voici justement une respectable personne répondant à cette qualification, prudente, qui se dispose à entrer chez le pharmacien du coin.

La porte s'ouvre sous sa poussée, la sonnerie tinte et le patron, coiffé d'un bonnet grec brodé d'arabesques en fil d'or, perd de vue un instant le flacon qu'il remplit avec une sage lenteur, d'un signe de tête amical, souhaite la bienvenue à sa cliente et la prie de s'asseoir. . " Il sera à ses ordres dans deux minutes. . "

Il fait bon dans la pharmacie, chauffée sans exagération ; le soleil d'hiver envoie ses pâles rayons à travers les boccoux pleins d'eau colorée, et de brillantes taches rouges, jaunes, bleues égaiant le pavé en mosaïque.

Les petites boîtes, les petits sacs portant des chromos aux teintes criardes, les bouteilles encapuchonnées d'étain doré, les fioles plus mignonnes avec leur petit bonnet de peau blanche, noué d'un coquet ruban, font un joli effet dans les vitrines des comptoirs et, contre les murs, l'alignement majestueux des boccoux de cristal à étiquettes vert et or, des pots de faïence à décor bleu fait comme un régiment de vaillants soldats prêts à combattre les misères humaines.

Mlle Ledoux s'est assise, et jouirait assez confortablement du bien-être qui l'entoure, si son esprit n'était en proie à de graves incertitudes. .

Elle lit, d'un œil inquiet, les inscriptions des divers récipients.

Le pharmacien, un brave homme, un peu à l'ancienne mode, n'a point voulu sacrifier au " nouveau style " et sa vaisselle professionnelle qui date du temps où il s'est installé, c'est-à-dire il y a quelque trente ans, a conservé les antiques et savantes appellations.

Chez lui, l'eau pure est de l'*aqua simplex*, la guimauve de l'*althéa officinalis*, la camomille de l'*anthesis nobilis*, le lierre terrestre du *glechoma hederacea* et, qui le croirait, l'inoffensif Bouillon blanc répond au nom hirsute de *Verbascum Thapsus* !!!

Elle croit bien, cependant, retrouver de vieilles connaissances dans ces feuilles desséchées, ces fleurs sans forme ni couleur bien accusées, mais l'étrangeté solennelle des appellations lui inspire une crainte mêlée de respect ; aussi, quand le bonhomme à la calotte brodée l'interroge et lui demande ce qu'elle désire, elle hésite comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

— Je voudrais, dit-elle enfin, une tisane calmante.

— C'est bien facile. Voulez-vous du tilleul ? de la fleur d'oranger ?

Elle secoua la tête.

— Non. Quelque chose de plus sérieux, un *vrai* calmant.

— Des feuilles de coquelicot ?

— Du coquelicot ? C'est une sorte de pavot, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Oh ! je n'en veux pas ! Il me faut un calmant qui ne calme pas trop, parce que, voyez-vous, c'est quelque fois très dangereux, ces stupéfiants. . . j'ai connu une dame qui. . .

Elle commence à raconter l'histoire de la dame. . . Le pharmacien, qui n'a nulle envie de l'entendre, l'interrompt. . .

— Voulez-vous de la tisane des quatre fleurs ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces quatre fleurs ?

— Une foule de choses : de la violette, de la mauve, de la bourrache. . .

— Est-ce que tant d'herbes médicinales, ça ne fait pas un mélange mauvais pour l'estomac ?

— Jamais la tisane des quatre fleurs n'a empoisonné personne, à ma connaissance du moins !

— Empoisonné ! Comment dites-vous ? Il y a du poison dans ces fleurs-là ?—Mais, au contraire ! Je viens de vous dire que c'est un composé absolument inoffensif.

— Alors, ça sera comme si je prenais de l'eau claire.

Le pharmacien — il est excusable ! — fait un geste d'impatience, rate le plissé dont il entourait le bouchon de sa fiole, déchire le papier rose et le jette à terre.

— Enfin ! gémit la dame, puisque vous êtes pharmacien c'est pour vendre des drogues !

— Assurément ! Mais quelle drogue voulez-vous ?

— Est-ce que je sais moi ? C'est à vous de me conseiller !

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Je commence un rhume. . . Je tousse. . .

— *Si vous tousssez, prenez des pastilles Géraudel*, dit le pharmacien qui n'est point ennemi d'une plaisanterie anodine.

Mais la cliente ne plaisante pas, elle !

— Je ne veux point de pastilles. Je veux une tisane, quelque chose de chaud à boire. . .

— De la violette ? Ca fera-t-il votre affaire ?

Elle réfléchit longuement.

La sonnette tinte. Une jeune fille, rouge, haletante, les yeux gros de larmes, entre et tend une ordonnance au pharmacien qui raffermit son binocle et lit avec attention.

Sa figure prend une expression sérieuse.

— Asseyez-vous un instant, Mademoiselle, dit-il. Je vais préparer ceci.

— Oh ! Monsieur ! le plus vite possible ! Le médecin a dit que c'était très pressé, j'ai couru tout le temps !

— Oui, je vois ! Je vais faire diligence.

— Monsieur ! mais, Monsieur ! glapit une voix aigre, c'est moi qu'il faut servir d'abord ! J'étais ici avant cette jeune fille...

— On va s'occuper de vous, dit le pharmacien d'un ton plutôt rogue.

Et il colle à ses lèvres le cornet d'un tube acoustique.

On entend un pas leste qui dégringole dans l'escalier, un jeune aide entre dans la boutique par la porte du fond. Ses yeux malins ont promptement dévisagé sa "pratique."

— Que vous faut-il, Madame ? demande-t-il d'un air affable.

— Une tisane pour le rhume. Une tisane calmante, etc., etc., etc.

— Parfaitement ! Je vois ce qui convient à votre tempérament. . .

C'est du *glycyrrhiza glabra*. J'ai obtenu des cures merveilleuses. . .

— C'est sans danger ?

— Aucun, d'aucune sorte.

— Et on prend ça ?

— Quand on veut, en infusion très chaude, sucrée avec du miel, de préférence.

Il ouvre un bocal portant le nom ci-dessus, en tire une poignée de petits bâtonnets, pèse, repèse, enferme le tout dans un petit sac, plie bien carrément, ficelle, cachète, reçoit les

cinquante centimes extraits du porte-monnaie et reconduit la cliente jusqu'au seuil de la porte.

Elle part enchantée, dirait-on. . mais, au bout de dix pas, elle s'arrête. .

— Ce garçon-là est bien jeune ! La jeunesse aime à faire des essais !. . Cette plante au nom extraordinaire. . ça ne me dit rien de bon ! Je crois que j'aurais mieux fait de prendre de la violette. . Après tout, il est encore temps. . le cachet est intact. . ils verront bien que je n'ai pas touché au paquet et consentiront à faire un échange.

Et Mlle Ledoux reprend le chemin de la pharmacie. .

M. D'ASSENÓY.

---

# L'idée de Mlle Jeanne

PAR S. BOUCHERIT

(Suite)

—Je rendrai Pierre Dubreuil un être sociable, fit Jeanne avec gravité. Je lui apprendrai la lecture et le catéchisme. Les autres se chargeront du reste.

—Ma pauvre petite, je crains bien que vous n'y perdiez vos peines.

“J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris !”

Ça c'est dans des vers que vous m'avez fait apprendre l'autre jour. Je ne sais pas de qui il sont, par exemple, mais ça m'est égale. Enfin j'ai mon plan et vous m'y aidez, n'est-ce pas ? Voyez-vous que nous arrivions au but que je rêve ? C'est cela qui ferait des vacances bien employées ! Et j'y songe. Voilà un travail qui constituera un fameux devoir de vacances, auquel vous n'aviez pas pensé et qui conciliera tout, puisqu'en enseignant moi-même je repasserai mes cours. Ce ne serait pas juste, vous comprenez bien, qu'en plus de l'instruction de Jean je fisse encore des dictées et des problèmes pour mon propre compte. Ce serait de la suré... suré... Comment dites-vous ça ?

—Surérogation.

—Précisément. Je ne peux pas suréroger. Oh ! ma chère demoiselle, que je rirais du nez de M. Casimir Lombre quand il verrait guéri celui qu'il prétend incurable et guéri par qui ? Par Jeanne Viviers, une écervelée, une toquée, comme il le pense, j'en suis sûre... Car il ne le dit pas... S'il le disait, je lui riverais son clou et ce ne serait pas long. Voyons ! Voulez-vous m'aider à tirer Pierre Dubreuil de sa misère morale ? Est-ce dit ?

—Chère mignonne, avant de vous répondre, laissez-moi vous exprimer un scrupule. Je crois qu'il faudrait consulter Monsieur votre père sur ce projet.

Jeanne n'avait pas prévu cette objection : elle resta un moment pensive.

—Ma bonne demoiselle Hermance, répondit-elle enfin, vous savez si j'aime mon chère papa. Il est si bon que je

suis sûre qu'il m'approuverait. Mais il est quelquefois aussi un peu moqueur et, s'il riait de mon projet, ne fût-ce qu'un peu, je me sentirais découragée. Ne mettons personne dans notre secret. Si nous réussissons, nous ferons une grosse surprise à mon père. Si nous échouons, ce n'est pas la peine de divulguer notre échec. On a son amour-propre. Non, personne! Cela vaut mieux, ni papa ni Henry, qui irait crier ce que nous faisons par dessus les toits. Mais si! J'ai une idée... Décidément, j'ai beaucoup d'idées aujourd'hui... Nous allons faire notre confidence à M. le Curé... Là! voilà qui mettra votre conscience en repos... et la mienne aussi... à cause du catéchisme... Et puis, dans l'avenir, son concours nous sera nécessaire pour compléter notre œuvre...

—Jusqu'où voulez-vous donc qu'on pousse l'éducation de Pierre?

Jeanne s'arrêta dans sa marche et répondit, émue, à mi-voix :

—Jusqu'à sa première communion.

Cette fois, Mlle Marois n'y tint plus. Elle oublia sa dignité et, au beau milieu de l'allée, elle prit son élève dans ses bras et l'embrassa comme une mère. Même Jeanne sentit couler sur sa joue quelque chose d'humide...

Elle sortit, très attendrie, de cette étreinte et, sa pétulance juvénile reparaissant, elle s'écria :

—Alons! vite! Nos chapeaux...et en route pour le presbytère...En avant! marche!

—Mais, dit l'institutrice en souriant, je ne vous ai pas dit que j'adhérais.

—Vous avez fait mieux que le dire, Mademoiselle. Vous avez prouvé.

Et elle prit sa course vers le château, tandis que Mlle Marois suivait de son pas alourdi, se pressant tant qu'elle pouvait. Mais elle ne pouvait pas beaucoup, et elle n'était pas au perron que Jeanne réapparaissait, ayant en un clin d'œil changé de robe et le chapeau sur la tête. Ce n'était pas un canotier, insuffisamment élégant pour aller à la cure; mais il était toujours de travers.

—Hardi, Mademoiselle! cria l'enfant de sa voix riieuse... Activons, activons! comme dit papa aux ouvriers, les jours de presse. Louis XIV n'aimait pas à attendre. C'est vous qui me l'avez appris.

## IV

Le curé de Montbuel était un prêtre de haute piété et de haute valeur. Il comprit et approuva sans hésiter le projet de Jeanne. Nul mieux que lui ne connaissait cette petite âme pure et droite et, avec une intelligente bonté, il passait en souriant sur les vivacités quelquefois un peu impétueuses de cette nature ardente, mais généreuse. Même il offrit à Jeanne son concours immédiat. Mais la jeune fille tenait à accomplir son œuvre elle-même.

—C'est bien, mon enfant, fit le curé. Je m'abstiendrai pour l'instant. Je vous laisserai tout le mérite et je n'interviendrai que quand vous m'appellerez. Mais, continua-t-il en riant, puisque votre exclusivisme ambitieux ne veut pas de mon aide, vous ne m'empêcherez pas cependant de vous bénir de vos nobles intentions et de prier le bon Dieu de les faire réussir.

—Ça, tant que vous voudrez, Monsieur le Curé, riposta Jeanne.

—Maintenant, dit-elle à Mlle Marois, en sortant de la cure, nous voilà munies de l'approbation de l'Eglise. Il ne s'agit plus que de commencer notre petit travail. Si vous m'en croyez, nous allons nous y mettre dès aujourd'hui, tout chaud, tout bouillant. Le temps de changer mon uniforme de gala, que j'avais mis en l'honneur de M. le Curé. Ce ne sera pas long.

Quelques minutes après, l'institutrice et Jeanne gagnaient la maison du surveillant et, justement, elles trouvèrent Pierre qui bêchait une plate-bande près de l'entrée; au bruit de leurs pas qui faisaient craquer le sable, il leva la tête et fit un mouvement pour fuir.

—Eh bien! s'écria Jeanne. C'est ainsi que vous me recevez, l'ami Pierre? Voulez-vous venir ici, tout de suite!

Pierre laissa tomber sa bêche et s'avança avec son sourire béat. Il semblait n'avoir pas de volonté propre à obéir à une suggestion. Quand il entendit Jeanne lui parler de sa voix harmonieuse et douce, son visage prit une expression ravie. Ses yeux la regardaient, étonnés toujours mais plus clairs, fixés sur elle avec un rayon joyeux. On aurait dit un croyant surpris, mais charmé, par une apparition céleste; et, de fait, en ce moment, Jeanne, dans sa robe blanche à grands plis, avec un large ruban rose comme ceinture, ses beaux

cheveux flottant sur ses épaules, sa bouche vermeille et souriante, ses mains tendues vers l'innocent, semblait un ange de grâce et de bonté.

Pierre ressentait inconsciemment cette impression qu'il avait éprouvée la veille en la voyant pour la première fois, impression de douceur, de confiance et d'abandon. Alors, comme hier, il venait à elle, appelé par une attraction invincible. Ses paroles, même sans qu'il essayât de les comprendre toutes, étaient pour le pauvre être une musique délicieuse qui le charmait. Ses yeux semblaient répandre une lumière autour d'elle. Quand la veille il l'avait, sans résistance, suivie au salon, c'était moins pour lui obéir que pour l'entendre, pour la voir plus longtemps. A son départ, il était resté planté devant la maison, sans bouger, la suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, et il fallut que sa mère vint l'arracher à sa contemplation extasiée qu'il continuait tête-nue, sur le perron, sous un soleil brûlant. Il était alors rentré attristé, comme si brusquement la lumière s'était éteinte pour lui et, peu après, il avait regagné le massif où Jeanne lui était apparue, avec un espoir irraisonné qu'elle allait y revenir.

La beauté, comme toute les qualités humaines, est un don qui vient de Dieu, source de toutes les perfections. La première idée supérieure qui pénétra dans le cerveau ignorant de Pierre fut une admiration inconsciente de la candide et pure beauté de Jeanne. Il y avait comme un instinct de piété, à l'état embryonnaire dans la fascination qu'il subissait devant elle.

Jeanne dit tout à coup :

—Voulez-vous venir vous promener avec nous dans les bois, Pierre?

—Dans les bois ! répondit-il radieux. Dans les bois ! Oh ! oui, je veux bien.

Les bois étaient sa passion. Dans son oisiveté qui semblait sans pensée, le seul goût qu'il manifestait depuis sa terrible maladie était d'aller s'asseoir dans les bois qui environnaient l'ancienne résidence de ses parents, et d'y demeurer de longues heures en une sorte de contemplation extatique. En arrivant à Montbuel, son premier regard avait cherché et salué joyeusement les bois des coteaux voisins. L'offre d'aller dans les bois avec Jeanne illumina ses yeux. Il allait partir tout de suite, sans son chapeau. Mlle Viviers lui dit

d'aller le chercher. Il fit une mine si effarée qu'elle devina sa crainte et ajouta en souriant :

—Soyez tranquille. Nous ne nous en irons pas sans vous.

Il gagna la maison et revint en courant. Il eut un éclat de rire quand il vit que Jeanne était toujours à la même place, l'attendant.

Mlle Marois non plus ne lui faisait pas peur ; elle participait du rayonnement de Jeanne, ou peut-être même ne la voyait-il pas.

Le parc qui entoure le château de Montbuel, sans être immense, ne laisse pas que d'avoir des proportions assez vastes. Il est surtout admirablement aménagé. Les propriétaires anciens ont laissé de longue date des futaies dont les troncs élancés s'élèvent aujourd'hui à des hauteurs étonnantes. On passe sous leur ombrage comme sous des arcades d'église, dans un silence exquis, ne permettant guère de soupçonner qu'à quelques pas s'agite tout un foyer d'activité et de production. La nature a favorisé ces lieux. Sur des pentes si douces qu'on ne saurait les appeler des collines, des tapis de mousse, entrecoupés de hêtres gigantesques, de chênes aux larges ramures et de bouquets de sapins sombres, dévalent vers un ruisseaulet minuscule, si modeste qu'il n'a pas de nom géographique, ce qui ne l'empêche pas de couler, joyeux et limpide, en gazouillant, sur un lit de cailloux blancs.

Les promeneurs marchèrent ainsi longtemps, longtemps, au milieu des grands arbres, dont les branches touffues les garantissaient du soleil, et des enivrantes senteurs qui montaient des bruyères. Un bruissement s'élevait de l'herbe, chant de travail de myriades de bestioles qui butinaient, invisibles, les fleurs des bois.

Il y avait dans le parc un coin particulièrement charmant, objet des préférences de Jeanne. C'était une clairière assez vaste, si bien entourée d'épaisse verdure qu'il semblait qu'on y fût séparé complètement du reste du monde. Des taillis fourrés en formaient la ceinture, si serrés qu'ils dissimulaient le sentier y accédant. De grands pins parasols y étendaient leur ombre, entourant comme un cortège d'honneur un chêne gigantesque au tronc couvert de lierre. Le sol y était caché par les fougères, les genêts d'or et de larges plaques de thym parfumé. D'un côté seulement, l'horizon s'ouvrait dans une étroite éclairci. Un saut de loup, percé

dans le mur de clôture du parc, permettait à l'œil de s'enfoncer dans les bois extérieurs par une allée dont la perspective semblait infinie. Au-dessus, dans un espace qu'on aurait dit ménagé à plaisir, on apercevait un morceau du ciel bleu.

Jeanne avait fait installer là un banc de mousse et prenait souvent pour but de ses promenades la "Crairière des fées", ainsi qu'elle avait surnommé ce lieu, par un caprice enfantin. Toute petite, elle y venait jouer; plus grande, elle y venait rêver. Car cette nature, toute vivace qu'elle fût, avait ses heures de rêverie. Mlle Marois affectionnait aussi cette retraite verdoyante. Son plaisir, à elle, était de s'y laisser aller à une douce somnolence, bercée par le discret murmure du ruisseau voisin et le roucoulement des tourterelles sauvages perchées dans les arbres d'alentour.

Jeanne avait décidé que la "Clairière des fées" serait la salle d'étude de Pierre, et elle l'y amena dès le premier jour. L'effet que produisit cet endroit charmant sur cet esprit fermé fut instantané et d'une étonnante vivacité. Pierre se mit à rire, courant à travers les herbes du sol, touchant les troncs des arbres comme pour en prendre possession; puis tout à coup s'arrêtant en face de l'allée des bois où justement, en ce moment, se jouait une harmonieuse succession de rayons de soleil et d'ombres, il s'écria extasié, les yeux brillants :

— Beau! Beau! Beau!...

— C'est beau, n'est-ce pas, Pierre, dit Jeanne qui voulut commencer aussitôt son œuvre. Eh bien! venez vous asseoir là, près de moi. Nous allons causer. Ces grands arbres que vous admirez, toutes ces verdure si variées qui nous entourent, ces oiseaux que vous entendez chanter, ce ciel bleu qui s'étend au-dessus de nos têtes, ce soleil qui nous éclaire, moi qui vous parle, vous qui m'écoutez, c'est Dieu qui a tout fait, tout. J'aime bien le bon Dieu, Pierre, il faut que vous l'aimiez bien aussi.

— Dieu! Dieu! répétait le jeune homme comme pour se bien graver le nom dans la mémoire.

Alors Jeanne, la folle enfant qu'on aurait cru susceptible ni de patience ni de mesure, se mit à parler d'une voix lente pour ne pas brusquer l'intelligence si faible à laquelle elle s'adressait, racontant dans un langage simple, enfantin par instants, mais d'autant plus compréhensible pour ce grand

enfant, la création du monde, l'origine des choses, l'infinie puissance de Dieu. Elle s'animait en parlant, trouvant en elle des ressources de science qu'elle ignorait, tout étonnée elle-même des expressions qui lui venaient aux lèvres, si claires si simples, qu'aucun esprit n'aurait pu ne les pas comprendre. Un rayonnement illuminait son front lisse. Ses yeux brillaient d'ardeur et d'espérance. L'ange était transformé en apôtre et dans ses regards, dans toute elle, on sentait un prosélytisme débordant, irrésistible.

Mlle Marois l'écoutait, émerveillée et émue. Elle ne songea pas au sommeil ce jour-là et les échos de la clairière n'eurent pas à répéter le murmure accoutumé de ses ronflements discrets. Orgueilleuse, elle aurait pu être fière de son élève, devenue à son tour éducatrice. Mais, aussi modeste que bonne, elle se rendait bien compte que l'inspiration de Jeanne venait de plus haut qu'elle, et elle demeura humblement spectatrice attendrie.

Pierre aussi écoutait ravi, extasié ! Nul ne saurait dire ce qui se passait dans les ténèbres de cette âme où une lumière pénétrait pour la première fois. Ce qu'il y a de certain et ce que la mignonne catéchiste constata avec une joie immense c'est que son effort n'était pas perdu. Imitant en cela Mlle Marois qui, après lui avoir expliqué une leçon, la lui faisait répéter, pour s'assurer si elle avait été comprise, Jeanne, quand elle arrêta son cours sagement limité, interrogea Pierre sur ce qu'elle venait de lui enseigner. De sa voix hésitante, le jeune homme répondit. Il commit bien sans doute quelques erreurs que la maîtresse improvisée rectifiait brièvement au passage ; mais le point capital était acquis : il comprenait. Avec du temps et une persévérante volonté, on arriverait.

— Victoire ! Victoire, s'écria Jeanne dans l'exaltation de sa joie. Nous le sauverons, Mademoiselle Hermance !

Elle se jeta dans les bras de son institutrice et, cette fois, ce fut celle-ci qui sentit couler sur sa joue une larme qui ne venait pas de ses yeux.

Telle fut la première leçon donnée par Jeanne la folle, comme elle se surnommait elle-même, à Pierre l'innocent.

## V.

Les jours se succédèrent et se ressemblèrent. Chaque après-midi, à heure fixe, Mlle Marois et Jeanne se rendaient à la Clairière des fées, dont Pierre avait appris le chemin.

Quelque diligence qu'elles fissent pour arriver les premières, toujours elles trouvaient le jeune Dubreuil déjà installé sur le banc de mousse, les yeux fixés sur le chemin qui devait les amener.

C'était le moment d'une grande tranquillité au château. M. Viviers était en plein travail. Henry faisait ses heures prescrites d'atelier. M. Casimir Lombre était enfermé avec Périclès. Le mystérieux complot pouvait suivre son cours en toute sécurité.

Dès que la maîtresse et le néophyte étaient réunis, on commençait par causer un peu. Car, progressivement, Pierre était arrivé à causer d'une voix lente, incertaine encore, mais qui, petit à petit, s'affermissait et trouvait plus facilement les mots.

Puis Jeanne prenait un grand alphabet à images qu'elle avait été en secret acheter à Lyon et, de son doigt mignon, suivant les lettres page à page, elle faisait entrer dans cet esprit, de jour en jour moins rebelle, un à un les signes conventionnels.

C'eût été comique, si ce n'avait été touchant, de voir cette enfant charmante, dans tout l'éclat de sa jeunesse en fleur, se faisant gravement la maîtresse d'école de ce garçon qui avait la tête de plus qu'elle et qui, tendant tous les ressorts de son intelligence qui s'éveillait, répétait avec conviction :

—B...a... ba... B... u... bu...

Mlle Marois se bornait à une assistance attentive, mais le plus souvent muette. Elle voulait laisser à Jeanne tout le mérite de son œuvre et n'intervenait que de loin en loin, pour redresser quelques erreurs pédagogiques de son élève dont la science était loin d'être infaillible.

Sa seule crainte portait sur la persévérance que Jeanne mettrait à son entreprise. Cette enfant, dont elle connaissait la mobilité impétueuse et qui, dans ses propres études, comme même dans ses jeux, apportait plus de vivacité que de fixité, aurait-elle le courage de mener sinon jusqu'au bout, du moins jusqu'à un degré suffisant, la tâche qu'elle avait commencée dans un moment d'exaltation généreuse?

Cette appréciation était mal fondée. La transformation graduelle qui s'opérait dans l'esprit de Pierre n'était pas la seule qui se produisit. Ce qu'il gagnait en instruction, Jeanne le gagnait en maturité. A sa résolution primesautière du début avait succédé une volonté plus tenace, une

passion véritable pour son œuvre. Elle se sentait grandie vis-à-vis d'elle-même par la pensée que grâce à elle, une intelligence s'ouvrait, un être allait être appelé à la vie qui, sans elle, était condamné à végéter dans une existence purement animale devant forcément aboutir à l'abrutissement. L'ambition du succès final se doublait, chez Mlle Viviers, d'un sentiment de responsabilité qui, sans l'effrayer, la rendait plus grave. L'enfant écervelée disparaissait peu à peu et faisait place à la jeune fille qui pensait et voulait. Plus souvent, Jeanne éprouvait le besoin de se rendre à l'église et d'y retremper son courage dans la prière. D'instinct, elle avait toujours été pieuse, elle le devint plus profondément avec une raison qui mûrissait. Pierre, occasion de ces changements, rendait ainsi à sa bienfaitrice le service qu'il en recevait.

Le curé de Montbuel, confidant des efforts faits et des résultats obtenus, encourageait l'énergique enfant et M. Casimir Lombre s'était chargé lui-même de lui donner un stimulant nouveau.

A un moment, Jeanne fut un peu souffrante, un petit chaud et froid, un rien, suffisant cependant pour qu'elle dût garder la maison et interrompre pendant trois jours les séances de la "Clairière des fées." Le soir du troisième jour, à dîner, le précepteur, parlant de sa voix de tête qui donnait à son langage un air de fatuité insupportable, raconta une aventure qu'il avait eue dans sa journée.

—Je me promenais, dit-il, ce matin après déjeuner, à deux pas d'ici, auprès du massif de rhododendrons qui fait face au château, lorsque j'ai entendu au milieu du fourré un bruit étrange de feuilles froissées comme par le mouvement d'une bête fauve; je me suis aussitôt éloigné...

—Admirable bravoure! s'écria Jeanne qui n'abdiquait pas son animosité à l'égard du précepteur.

—Agir autrement, Mademoiselle, eût été de la témérité, non de la bravoure. Mais, tout à l'heure, j'ai voulu voir si ce phénomène se reproduirait et je me suis avancé de nouveau vers le massif.

—Bien armé, j'espère fit Jeanne incorrigible.

—Armé d'une forte canne... Le même bruit s'est renouvelé, même plus violent, et tout à coup le massif s'est ouvert et il en sorti... devinez quoi... Le fils de Dubreuil, le surveillant... cet idiot! D'un peu plus je lui aurais donné une

leçon avec mon gourdin pour lui apprendre à se cacher ainsi dans les massifs et à faire peur aux gens... Il a eu l'audace de s'approcher de moi et, bien que je me sois tenu à distance, j'ai entendu ses paroles incohérentes... car il parle à présent ! Il m'a parlé de vous, Mademoiselle, de santé, d'absence, d'inquiétude, de clairière des fées, de lecture, de je ne sais quoi... un esprit complètement dérangé enfin. Vraiment, Monsieur Viviers, je ne sais pas si vous ne feriez pas bien de conseiller à son père de faire enfermer ce garçon... Il pourrait arriver quelque malheur à lui ou par lui.

—Enfermer ! s'écria Jeanne furieuse... Enfermer l'être le plus doux, le plus inoffensif ! Parce qu'il vous fait peur, Monsieur Casimir... Voilà une raison !... Tout vous fait peur d'abord. L'autre jour, vous trembliez en entendant coasser les grenouilles de l'étang de Voyron... Voulez-vous qu'on les enferme aussi?... Quant à Pierre Dubreuil, il est bien libre, le pauvre être, d'aimer les rhododendrons. Et puis qu'on ne s'avise pas d'y toucher, ni vous, Monsieur Casimir, ni personne. C'est mon protégé, je vous l'ai dit.

—Soit ma fille, dit M. Viviers. Mais qu'est-ce que ton protégé avait à faire dans un massif auprès du château?... Du reste, je ne suis pas d'avis ni de l'enfermer, ni de le gêner, le pauvre enfant. Je l'ai vu quelquefois et je le trouve intéressant. J'ai même remarqué qu'il devenait moins sauvage. Il ne fuit plus quand il vous voit, il commence à répondre aux questions qu'on lui fait. Je crois qu'on pourrait l'employer aux ateliers, si toutefois tu le permets, Jeannette, puisqu'on ne peut pas y toucher sans ton autorisation.

—Ça, répondit Mlle Viviers, c'est une autre affaire. Je pense, comme toi, que le travail ne pourra qu'être bon à Pierre Dubreuil. Je te demande seulement d'attendre l'hiver pour cet essai. Tant que les beaux jours durent, le grand air lui fait du bien. Je m'en suis aperçue aussi. Puis j'ai une autre raison.

—Soit, Mademoiselle. Je respecte votre secret, fit M. Viviers avec un sourire qui prouvait qu'il en savait peut-être plus long qu'il n'en voulait dire.

Jeanne était révoltée et touchée. Révoltée par l'idée barbare de M. Lombre, touchée par l'action de Pierre. Il avait voulu, c'était clair, avoir de ses nouvelles, inquiet de ne l'avoir pas vue depuis trois jours, préoccupé de l'interrup-

tion de ses leçons de lecture : il avait échappé le mot. Il tenait donc à ses leçons ! C'était une excellente garantie de succès et Jeanne, sans chercher plus loin, se promit de redoubler d'ardeur pour arriver à ses fins en ce qui concernait Pierre. Ce n'était peut-être pas le résultat que s'était proposé M. Casimir.

Par quel miracle de patience Jeanne, cette enfant impétueuse, par quel effort prodigieux de persévérante douceur Jeanne, cette jeune fille vive comme le salpêtre, parvint-elle à réaliser son œuvre ? Et aussi quel mystérieuse fascination exerça-t-elle sur l'esprit engourdi de Pierre, réussissant là où personne autre peut-être n'aurait réussi. Toujours est-il que quand approcha la Toussaint, terme fixé par M. Viviers pour les vacances de ses enfants, le fils de Dubreuil n'était plus reconnaissable.

En même temps que la nature accomplissait en lui la transformation physique voulue par l'âge, la charité quotidienne, incessante, intelligemment vigilante de Jeanne accomplissait en lui la transformation intellectuelle.

Oh ! ce n'était pas encore un aigle ! Mais où était le sauvage d'antan au rire niais, aux peurs bestiales, à l'esprit clos ? Chaque jour avait apporté son contingent d'efforts et de succès dont le total était déjà tel que même les non initiés, au moins en apparence, comme M. Viviers, en étaient frappés et que seul un Casimir Lombre ne s'en apercevait pas, n'étant occupé qu'à se contempler lui-même.

Il se faisait même chez Pierre un éveil que nul ne soupçonnait, pas même Jeanne. De tout temps une tendance naturelle, inexpliquée et singulière, l'avait porté à rester pendant de longues heures dans des contemplations béates des sites plus ou moins pittoresques qui l'environnaient. Autant il était indifférent au mouvement des hommes, autant il s'emblait s'intéresser aux spectacles de la nature. Peu exigeant d'ailleurs. Un champ, un arbre, un nuage qui passait sur le soleil, dessinant des formes fantastiques au milieu de jeux de lumière, suffisaient à fixer son attention absorbée. La "Clairière des fées", avec ses ombres mystérieuses, ses perspectives de sous-bois discrètement ensoleillées, l'avait visiblement charmé et, quand il s'y trouvait seul, avant l'arrivée de ses institutrices, on aurait pu le surprendre retraçant du doigt, dans le vide de l'air, les lignes successives qui se déroulaient sous ses yeux. On aurait dit que le

pauvre ignorant, qui ne savait pas sans doute le sens du mot peinture, esquissait un tableau imaginaire visible pour lui seul et qui reproduisait le modèle placé devant lui. Il contemplait avec une fixité si ardente le groupement des arbres, tantôt noyés dans l'ombre, tantôt mis en clarté par un jet de soleil, qu'il semblait, s'instruisant alors lui-même, s'imprégner l'esprit des formes, des contours, des couleurs qu'il voyait. Un jour, échappé dans le potager aussi riche en fleurs qu'en fruits, il s'avisait de composer un bouquet qu'à l'heure de la leçon il offrit à Jeanne. Sans recherche et d'instinct, il avait mis dans la collection de ses fleurs un mélange de tons qui s'unissaient dans un effet d'une harmonie délicieuses et s'étagaient en dégradations successives d'un goût véritablement artistique.

—Tiens ! tiens ! fit M. Viviers qui vit ce bouquet. Est-ce que l'innocent serait destiné à devenir un de mes dessinateurs de modèles pour les brochages ?

Les choses étaient cependant encore bien loin d'en être là. Jeanne ne visait pas—quant à présent du moins—à des résultats aussi élevés. Elle se contentait de ce qu'elle avait obtenu en trois mois d'efforts.

Le jour de la Toussaint, qui était le dernier jour officiel des vacances de Jeanne et de Henry, la jeune fille proposa au déjeuner qu'après le repas on allât tous ensemble renouveler la visite qu'on avait fait trois mois plus tôt à la maison du surveillant. Elle eut la la diplomatie de ne pas insister trop vivement sur l'idée qu'elle émettait afin de ne pas lui donner d'apparence importante. M. Viviers, libre de son temps par la fermeture des ateliers, n'avait aucune raison de ne pas céder au caprice de sa fille. C'était, du reste, assez son habitude.

Tout le monde partit donc comme la première fois, y compris le précepteur. Il faut croire que la famille Dubreuil avait été prévenue par quelque indiscretion, car on la trouva sous les armes comme le 1er août. Grâce à l'automne particulièrement chaud cette année-là, les costumes mêmes n'étaient pas changés. Seulement, les robes des fillettes étaient un peu courtes maintenant et le gros joufflu, qui commençait à se tenir sérieusement d'aplomb sur ses jambes, dut se présenter modestement vêtu de son sarreau quotidien, n'ayant jamais pu entrer dans sa robe des grands jours. L'air de Montbuel lui réussissait.

Par un hasard singulier—pas pour tout le monde—le curé se trouvait là.

Comme à la première visite, Pierre manquait à l'appel. Mais comme la première fois aussi, il apparut bientôt amené par Jeanne. Elle semblait grave, émue; mais elle ne pouvait se départir ni de son enjouement naturel, ni de la satisfaction de vengeance permise qu'elle avait décidée dans sa petite tête.

Pierre entra sans manifester aucune crainte, ainsi qu'autrefois, et salua sans gaucherie.

—Messieurs et Mesdames, dit Jeanne, il y a trois mois, voyant pour la première fois le jeune homme que voici dont une grave maladie avait fatigué l'esprit, un grand savant a décidé du haut de sa science que son état était incurable. Telle n'a pas été l'opinion d'une petite qui n'est pas savante du tout. Elle s'est promise de montrer à tous qu'un grand savant peut se tromper et je vais vous en donner la preuve.

Pierre mon ami, voudriez-vous avoir la bonté de demander à mon père le journal qu'il a dans sa poche et de nous en lire quelques passages?

M. Viviers tendit le journal et Pierre lut couramment les premières lignes.

—Assez! reprit Jeanne. Maintenant, Pierre, mon ami, voulez-vous bien dire à M. le Curé combien il y a de personnes en Dieu?

—Il y en a trois, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

—Récitez-lui, je vous prie, le *Credo*.

—Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre et en Jésus-Christ son fils unique, Notre Seigneur...

—Il suffit, interrompit M. Viviers attendri. C'est toi, ma Jeanne, qui a fait ce miracle?

—Moi-même, répondit Jeanne, avec l'aide de Dieu à qui M. le Curé a demandé dans ses prières de bénir mon entreprise, et vous voyez que Dieu l'a bénie.

Le père Dubreuil sanglotait dans son mouchoir. Mme Dubreuil saisit la main de Jeanne et la porta à ses lèvres. Les fillettes, sans trop savoir pourquoi fondirent en larmes et le gros jouflu, voyant tout le monde si ému, se mit à pousser des cris perçants qui amenèrent son expulsion immédiate.

Pierre regardait sa bienfaitrice avec une expression de gratitude que rien ne peut rendre et Jeanne, triomphante,

se tenait debout au milieu de tous, rayonnante de joie et de légitime orgueil, sans priver de jeter de temps en temps un regard ironique sur M. Casimir Lombre, qui mordillait ses moustaches en affectant de demeurer indifférent à cette scène.

## VI

M. Viviers n'était pas un de ces industriels, comme on en voit trop, qui se préoccupent uniquement d'augmenter le plus possible leurs gains personnels et demandent à leurs ouvriers le maximum de travail possible sans s'inquiéter le moins du monde de leur état moral et de leur existence, une fois qu'ils sont sortis de l'atelier. Ayant été ouvrier lui-même, ayant vécu au milieu des ouvriers, il connaissait leurs vertus, leurs faiblesses, leurs besoins, leurs aspirations et savait, par une expérience qu'éclairait sa limpide intelligence, tout ce qu'il y a de mérite vrai, de courageuse énergie, de résignation soumise et de dévouement sincère chez les artisans qui travaillent de leurs mains, grands enfants pour la plupart que les exploités ambitieux entraînent souvent à la révolte, en les leurrant d'utopies insensées, et parce qu'il ne se trouve personne pour les attirer vers le bien.

Le père de Jeanne était un vrai chétien. Ses ouvriers n'étaient pas pour lui des machines de production. Ils faisaient partie de sa famille, ils étaient ses amis, ses enfants. Il s'intéressait au sort du moindre d'entre eux, leur parlant, sans grossièreté jamais, avec une bonté pénétrante; doux et charitable autant qu'il le pouvait, énergique quand il le fallait, mais les traitant tous jusqu'aux plus humbles, avec cette affection sans morgue et aussi sans basse flatterie qui est la véritable et sainte fraternité.

La fabrique de Montbuel passe à bon droit, pour une de celles qui ont réalisé le plus de perfectionnements et de progrès au point de vue industriel; mais elle est citée surtout au point de vue industriel; mais elle est citée surtout au point de vue de son admirable organisation hygiénique et des conditions matérielles et morales que le patron cherche incessamment à améliorer dans l'intérêt de ses ouvriers. Pour n'en citer qu'un exemple, M. Viviers fut l'un des premiers à organiser un atelier spécial où les femmes, récemment mères, sont employées à un travail facile, sans fatigue ni danger, et sans quitter leur enfant qui repose dans un berceau près de

chacune d'elles et qu'elles peuvent allaiter ou bercer d'un simple mouvement du pied, tout en continuant leur tâche.

Jeanne en entreprenant la régénération intellectuelle de Pierre Dubreuil, s'était montrée la digne fille de M. Viviers. Celui-ci prit en main la continuation de son œuvre. Après entente avec le père Dubreuil, M. le Curé, Mlle Marois et Jeanne bien entendu, qui avait bien gagné de faire partie de cet aréopage, on régla ainsi la vie du jeune homme. Le matin, il irait dans un atelier de travail simple, celui où l'on transposait mathématiquement les dessins choisis pour les brochages sur des cartons destinés à être mis aux mains des ouvriers. Dans l'après-midi, il irait prendre des leçons de Mlle Marois et de Jeanne elle-même dans la salle d'études au château. Chaque soir, il irait passer une heure chez M. le Curé qui perfectionnerait son éducation religieuse, fort sommaire encore.

Cette organisation plut à tout le monde, à Pierre qui semblait repris de ses terreurs passées, dès qu'il était question de l'éloigner de Jeanne, à Jeanne elle-même qui s'était attachée à son élève avec l'affection que l'on éprouve toujours pour l'œuvre que l'on a créée, à Mlle Marois, très fière d'avoir été choisie, à M. Casimir même qui avait craint un moment de l'être et était fermement résolu à décliner la mission d'instituteur de celui qu'il continuait d'appeler l'idiot. Périclès ne lui aurait jamais pardonné.

Les choses prirent ainsi leurs cours simplement, tranquillement, et l'année se passa sans amener aucun incident autre que le développement continu des facultés intellectuelles de Pierre. On aurait dit que ce cerveau si longtemps engourdi voulait, maintenant qu'il était éveillé, rattraper le temps perdu par la rapidité de ses progrès. En quelques semaines, le jeune homme sut écrire d'une calligraphie un peu grosse peut-être mais qui devait rapidement se perfectionner et équivaloir—ce n'était pas bien difficile—à celle de Jeanne qui avouait avec franchise qu'elle écrivait comme un petit chat. Les cours se succédèrent ensuite dans les diverses branches de l'instruction élémentaire. Mais rien ne suffisait à l'appétit dévorant de Pierre. Il était comme un foyer qu'on ne peut suffire à alimenter de combustible. Son intelligence s'élevait à mesure qu'il apprenait, et plus il apprenait, plus il voulait apprendre.

Il arriva même un jour où l'honnête Mlle Marois se vit

obligée de déclarer franchement qu'elle avait atteint l'extrême limite de ses connaissances.

—Mais non ! Mais non ! répliqua vivement Jeanne. Vous êtes trop modeste, Mademoiselle. Vous avez encore mille choses à apprendre à Pierre, j'en suis sûre. Nous voici revenus aux beaux jours. Retournons prendre nos leçons à la "Clairière des fées." Vous y retrouverez des inspirations.

L'idée que Pierre cesserait de venir prendre ses leçons à côté d'elle lui causait comme un déchirement. Il lui semblait que ce serait un acte d'ingratitude à son égard. Elle avait été l'initiatrice première. On ne pouvait pas la priver de la joie légitime d'assister au développement graduel de son œuvre. Ce serait une iniquité. Si bien que l'institutrice, qui se laissait volontiers persuader par Jeanne, demeura convaincue qu'elle était beaucoup plus savante qu'elle ne l'avait cru jusque-là, et les leçons continuèrent à la "Clairière des fées."

Les rapports des deux élèves de Mlle Marois demeuraient tels qu'aux premiers jours. Jean regardait Pierre avec le même sentiment de pitié compatissante qui lui était monté au cœur le jour où M. Lombre avait déclaré son état incurable. Il s'y joignait seulement ce sentiment de fierté égoïste, mais en vérité pardonnable, que connaît toute âme humaine devant un travail difficile qu'on a accompli. Sa vue fréquente semble une récompense méritée dont on redoute de se voir privé, et on s'attache à l'être à qui l'on a rendu service beaucoup moins encore pour lui que pour soi-même, par amour-propre plus que par dévouement.

Pierre aussi en était à l'éblouissement de la première heure, quand Jeanne était venue derrière le massif le prendre par la main. Il voyait toujours en elle l'apparition lumineuse qui l'avait rassuré et attiré. Il la regardait avec la même piété émue, qui se doublait maintenant d'une reconnaissance infinie. Si l'on osait appliquer à un être humain l'expression qui doit être réservée à un hommage supérieur, on dirait que Pierre avait pour Jeanne une vénération religieuse.

A l'atelier, où il allait chaque matin, sa bonne volonté certaine arrivait à des résultats moins heureux. Le travail qui lui était donné était pourtant facile, très facile. Il s'agissait simplement de reproduire, par le décalque, le modèle de obuquets de fleurs tracés par le dessinateur. La seule qualité nécessaire à cette opération était une rigoureuse exact-

itude, chacun des décalques devant être le guide des divers ouvriers qui tisseraient une même étoffe. M. Viviers avait cru pouvoir attacher Pierre à ce service, précisément parce qu'il exigeait simplement de l'attention et ne comportait aucune initiative. Cela marcha à peu près dans les premiers temps. Mais, peu à peu, le crayon du jeune ouvrier s'émancipa. Il donna le dessin de fleurs qui étaient bien des fleurs, mais pas du tout celles du modèle. Une rose se penchait à moitié effeuillée là où elle aurait dû se dresser en pleine vigueur. Des brins d'herbe, hardiment jetés, apparaissaient là où il n'y en avait pas. Un jour même ce fut tout un bouquet nouveau que produisit Pierre.

Le contre-maître gronda et en référa à M. Viviers qui trouva le dessin si original, si neuf, si charmant qu'il le fit refaire par le dessinateur avec quelques légères corrections et donna, comme un modèle nouveau, cette copie qui, en réalité, n'en était pas une. Il ordonna qu'on lui rendit l'improvisation de Pierre et la mit dans sa poche, étonné et songeur.

Mais des soins plus hauts interrompaient et les leçons classiques et les travaux industriels pour le jeune Dubreuil. Après une année de catéchisme où Pierre avait apporté un zèle ardent et une piété naïve et touchante, le Curé le jugea digne de faire sa première communion.

(A suivre.)

---

## Bibliographie

---

### **Hull.—Son origine.— Ses progrès.—Son avenir.**

M. E.-E. Cinq-Mars, journaliste, sous ce titre, dans un beau volume grand format, d'élégante toilette, orné de cartes, de vignettes et de nombreuses gravures, nous donne la monographie de la cité de Hull. A mon avis, le meilleur de ce travail n'est pas celui de l'historien ou de l'annaliste, qui patiemment a colligé les vieux récits, mais bien celui de l'économiste qui a foi en l'avenir de Hull, et qui cherche à faire partager son espérance. Le récit des origines de la ville de Hull, fondée par M. Philémon Wright, au commencement du XIXe siècle, ressemble à une page de roman. Nous raconter les premières années de Hull, c'est nous révéler un héros d'épopée. Philémon Wright n'était pas un homme ordinaire. Il fallait une âme fortement trempée pour tenter de fonder une habitation à 120 milles de tout centre et à 80 milles de toute voie de communication, au milieu de la forêt où résidaient seuls les Indiens plutôt hostiles alors.

Il fallait une énergie indomptable pour parer aux difficultés sans nombre de l'installation, aux premiers revers. Wright ne s'arrêta pas même un instant à douter du succès de l'entreprise quand des pertes énormes vinrent dès la première heure le menacer d'une ruine complète. Il avait la hardiesse des forts, la ténacité des âmes vaillantes, et le coup d'œil d'un esprit supérieur qui voit bien au-delà du présent.

Ce n'est pas le moindre titre de gloire de M. Wright que ce choix de Hull pour site de son établissement. Il sait ce qu'il choisit, pourquoi il le choisit, et quel parti il va pouvoir tirer des ressources naturelles.

Il vint inaugurer le commerce de bois. Wright choisit le site le plus avantageux possible à la construction des moulins. Hull est la ville qui possède le plus d'avantage pour faciliter les grandes industries.

La thèse de M. Cinq-Mars — car en somme c'est une thèse que le chapitre : " Son avenir " — signale à juste titre, à tous

les hommes qui s'intéressent à l'avenir économique de notre pays, Hull comme LA FUTURE GRANDE VILLE INDUSTRIELLE. Jugez s'il n'a pas raison :

" Hull possède des pouvoirs d'eau d'une capacité presque incalculable. La " Chaudière ", les " Petites Chaudières ", les " Remicks ", les chutes de la Crique Brevoerz . . .

" Je ne crois pas qu'il existe sous le soleil une ville où l'énergie électrique se vende, comme ici, \$5 par cheval-vapeur par année, 24 heures par jour.

" Hull est placé sur la ligne principale du Pacifique Canadien, à proximité plus qu'aucune autre de toutes les villes que fera surgir le Grand-Tronc-Pacifique.

" Avant longtemps, les trains du Pacifique Canadien, entre Halifax et Vanconver, passeront directement à Hull, puis à Waltham, pour traverser à Pembroke.

" Nous avons l'avantage naturel sur Ottawa, pour le transport par eau, à cause de l'accès facile de nos rives. Nous avons quatre milles de front sur l'Outaouais, et une couple de milles sur la Gatineau, pour y construire des quais et des hangars.

" Ceci se réalisera d'autant plus sûrement que le canal de la Baie Georgienne, dont la construction est désormais assurée, traversera notre ville.

" La rivière Gatineau devra nécessairement être canalisée, dans quelques années, pour relier les deux transcontinentaux, en sus des chemins de fer de la Gatineau et de Pontiac, qui convergent aussi à Hull.

" Hull a tous les avantages naturels possibles pour le transport et pour la force motrice ; il est du devoir impérieux de nos concitoyens de veiller au gain."

M. Cinq-Mars est un vrai patriote, qui doit souffrir parfois du voisinage de certains écrivains de la " Presse ".

Ces courtes citations font mieux comprendre le titre d'un chapitre écrit par un enfant de Hull, M. Rodolphe Laferrière : " Hull port de mer ", dont nous détachons les passages suivants :

" Nous sommes le plus grand centre en Amérique britannique pour la production de l'électricité. Niagara avec ses 400,000 chevaux-vapeur d'énergie ne représente pas la moitié des forces hydrauliques dont Hull est le centre. . . Nous sommes le plus grand centre de production du bois dans l'univers entier, et les forêts du côté nord contribuent à enrichir pour le présent une foule d'industriels établis sur la rive sud. La production annuelle du bois de sciage dans la vallée de l'Outaouais varie entre 700,000,000 et 900,000,000 de pieds.

L'expédition se fait en grande partie par voie de Hull. Hull est le centre de l'industrie de la pâte de bois et du papier, le centre d'exploitation du mica et de la fabrication du " ciment de Portland " ; un centre fort important d'exploitation des viandes en conserve, du bacon, du lard et du bœuf en longes ; nous tenons le deuxième rang en Amérique pour la production des allumettes. Mines de fer, carrières, etc., etc...

Hull — c'est certain — est en progrès. L'instruction et l'éducation préoccupent les gens sérieux. On a enrayé par de vigoureuses mesures les scandales publics. Le commerce des boissons enivrantes cessera d'attirer les Canadiens-français. Ailleurs que là ils peuvent gagner leur vie et travailler à préparer " la génération qui pousse, appelée à administrer les affaires d'une grande cité, génération qui devra s'être au préalable aguerrie et " outillée " dans nos grandes écoles, puis au contact des hommes, pour tâcher de faire oublier que Hull a été lent, très lent à connaître ses destinées et à profiter des opportunités que la nature lui a procurées ".

Le livre n'est pas parfait — loin de là — mais la deuxième édition pourra faire disparaître bien des incorrections, et quelques erreurs de détails. J'aurais souhaité la carte de Hull en français.

D.

**Dictionnaire historique de Canadiens et de Métis Français de l'Ouest**, par le R. P. A. G. Morice, O. M. I. (Typ Laflamme & Proulx, Québec). A Québec : chez J. P. Garneau, 6 rue de la Fabrique ; A Montréal, chez Granger Frères, 43, Notre Dame Ouest ; A St. Boniface, M. l'Assistant Procureur, à l'Archevêché.

Nous accusons réception de cet excellent livre de tournure si originale que le Père Morice, oblat, vient de livrer au public. C'est une pensée religieuse et patriotique qui le lui a inspiré et il nous le dit avec une bonhomie qui ajoute une qualité de plus aux qualités déjà si nombreuses de son travail.

Une introduction de quelque quarante pages nous dévoile toute la pensée et nous donne comme fond de tableau l'histoire ou viendront se ranger les héros dont il veut consacrer la mémoire. L'auteur y raconte avec une simplicité pleine de charmes les commencements de ce vaste territoire de l'Ouest et nous fait connaître les origines françaises et catholiques

de sa civilisation. Et voici comment il nous prépare aux surprises, car il y en a, de son travail :

“ Des canadiens de l'Ouest, dit-il, y en a-t-il jamais eu ? Le Français d'Amérique ne s'est-il pas cantonné dans l'est, et l'immense région que s'étend du lac Supérieur à l'Océan Pacifique n'est-elle pas l'apanage exclusif de la race anglaise ?

“ Le présent ouvrage est la réponse à ces questions. Il démontrera sans ambages que, bien que la race anglo-saxonne affecte aujourd'hui les airs d'une maîtresse au Nord-Ouest et que les innombrables étrangers qu'on y transplante ignorent jusqu'aux premiers éléments du rôle joué par les enfants de la “ belle France ” dans ces immenses contrées, ses découvreurs et ses pionniers étaient des canadiens-français, ses hordes sauvages furent réconciliées avec notre civilisation par des canadiens-français, et des apôtres de la Croix venus du St. Laurent y précédèrent les ministres de n'importe quel autre culte.

“ Traiteurs et trappeurs, coureurs de bois et explorateurs y étaient à l'origine, et demeurèrent longtemps, presque tous de notre nationalité. Durant de longues années, qui disait blanc, disait canadien-français au Nord-Ouest. L'Anglais et l'Écossais s'y trouvaient parfois, mais ils y étaient plutôt étrangers, et la langue de Shakespeare devait, même sur leurs lèvres, faire place à celle de Corneille et de Bossuet.

“ Ce sont ces faits incontestables que j'ai voulu consacrer implicitement par les pages qui suivent.”

Il suffit de lire le volume pour se convaincre que le Rev. Père Morice a atteint parfaitement le but qu'il se proposait. Style clair, rapide, rappelant à certains traits quelques chose des vastes horizons qu'il décrit, l'ouvrage est vraiment une œuvre capitale pour l'histoire de notre race.

---

LA SOCIÉTÉ DE  
LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

27 RUE BUADE, QUÉBEC.

# L'ILLUSTRATION

Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

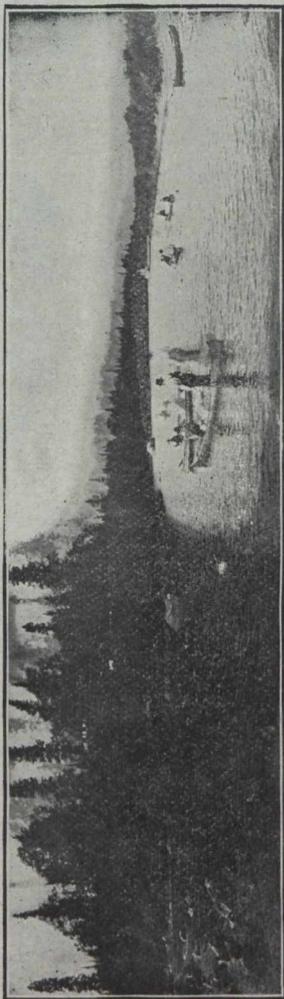
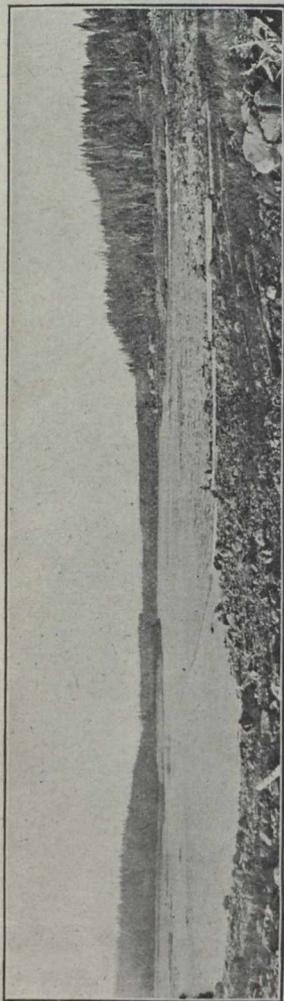
Première Année, No. 3.

1er Juin 1908.

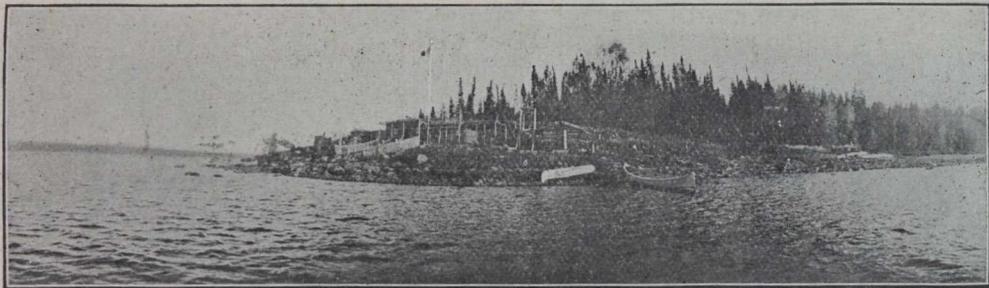


Mgr Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec

Pour le sportman



LA VISITE DES LACS.



LA VISITE DES LACS.—*Suite.*



DANS LA SOLITUDE.



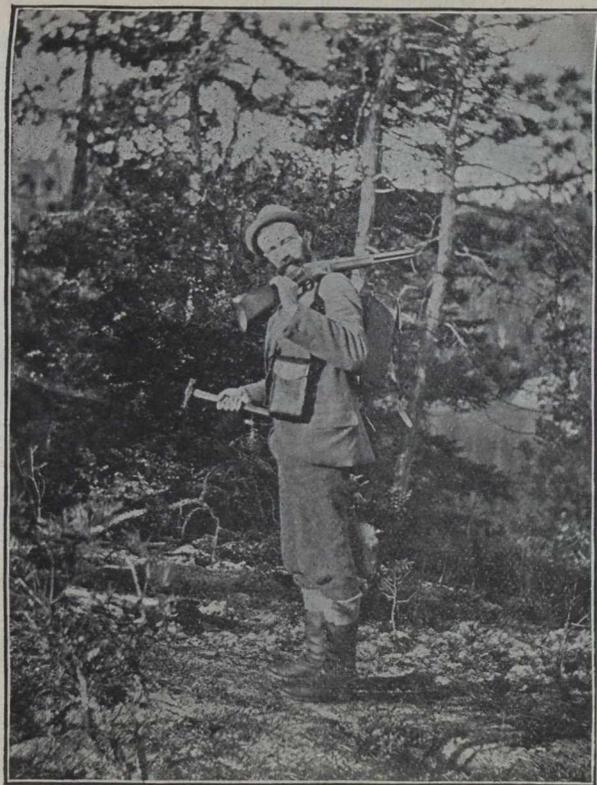
Préparons l'hameçon.



Que fait-on aujourd'hui ?



Prêts pour la chasse.



En marche !



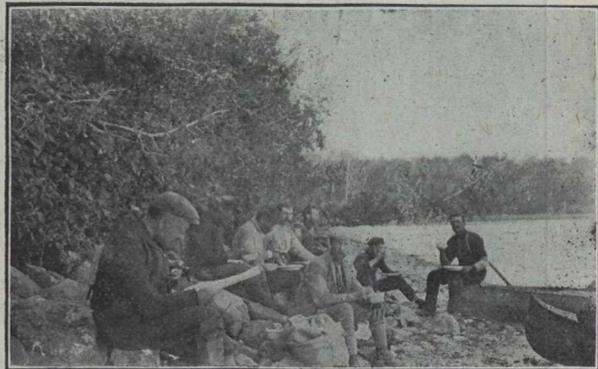
Au large.



Un repos.



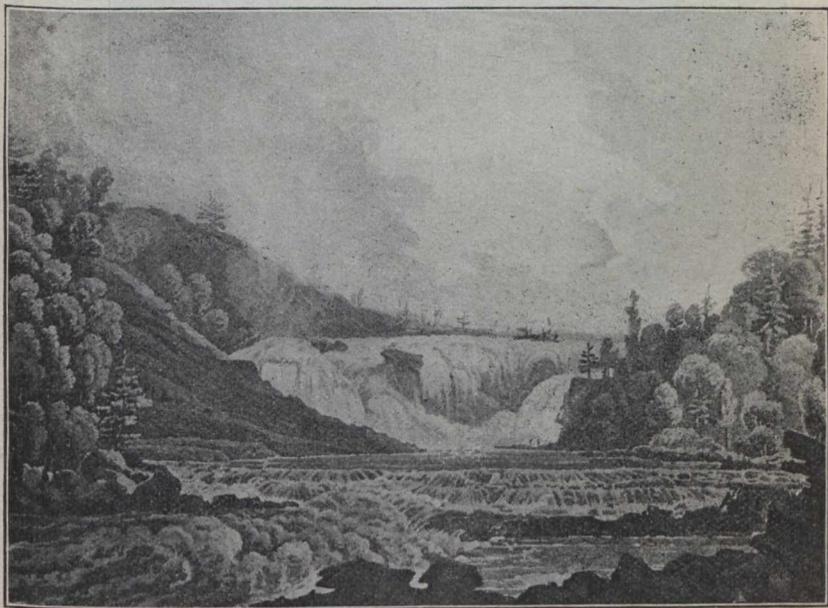
En route.



On mange sur le pouce.

---

## Vieilles Gravures: Scènes Canadiennes



Les Chutes de la Chaudière, (Lévis) il y a 100 ans. (Collection Fairchild.)



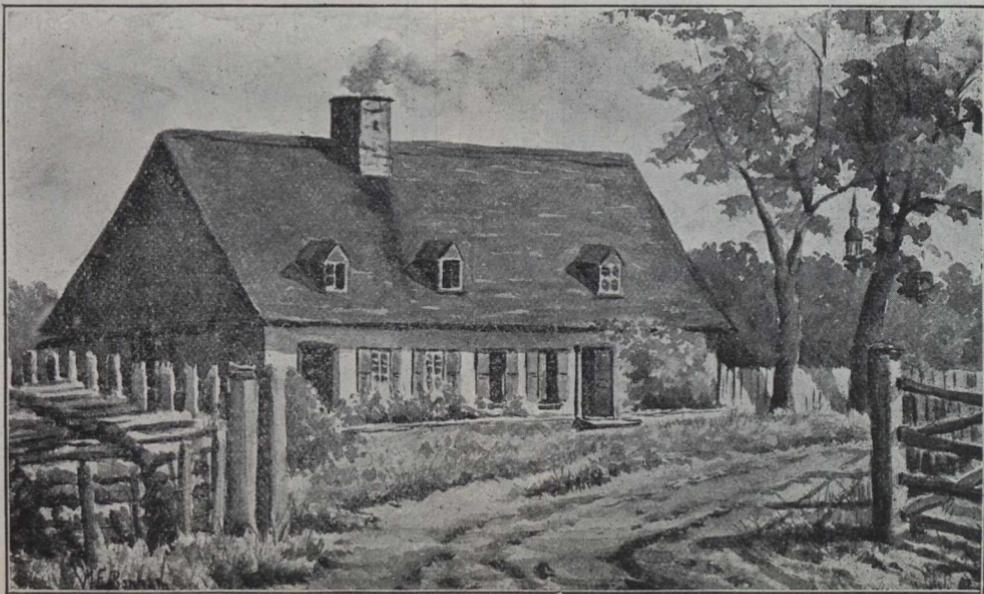
La Fête-Dieu à Québec. Le reposoir.



LES LABOURS



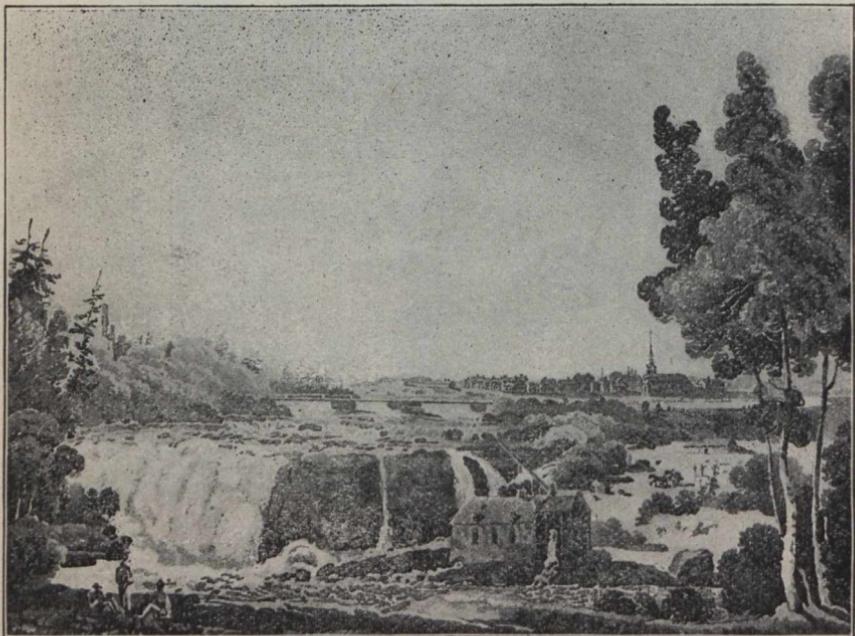
Les hauteurs de Montmorency. (D'après un dessin en couleurs du lieutenant Peachy des "Royal Americans," Collection du Col. H. Neilson.)



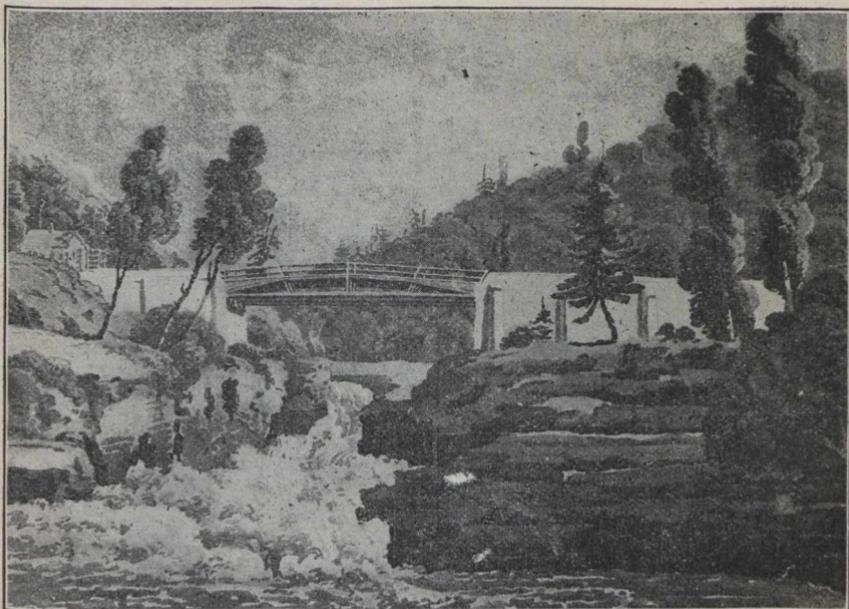
Vieille Habitation de fermier, peinture de Miss Bonham. De "My Quebec Scrap Book"  
par M. Fairchild.



Le lac St. Charles, vieille gravure. (Collection Fairchild.) Actuellement  
la prise d'eau de l'aqueduc de Québec.



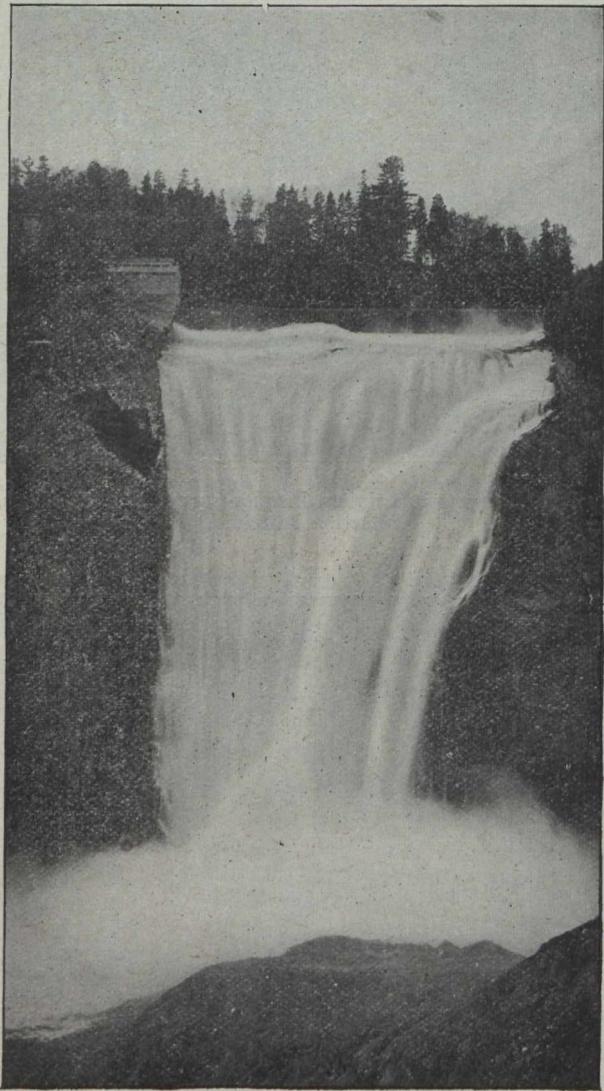
Les Chutes de Lorette et le village indien, il y a 100 ans.  
(Collection Fairchild.)



Le Pont Rouge sur la rivière Jacques-Cartier, il y a 100 ans.  
(Collection Fairchild.)



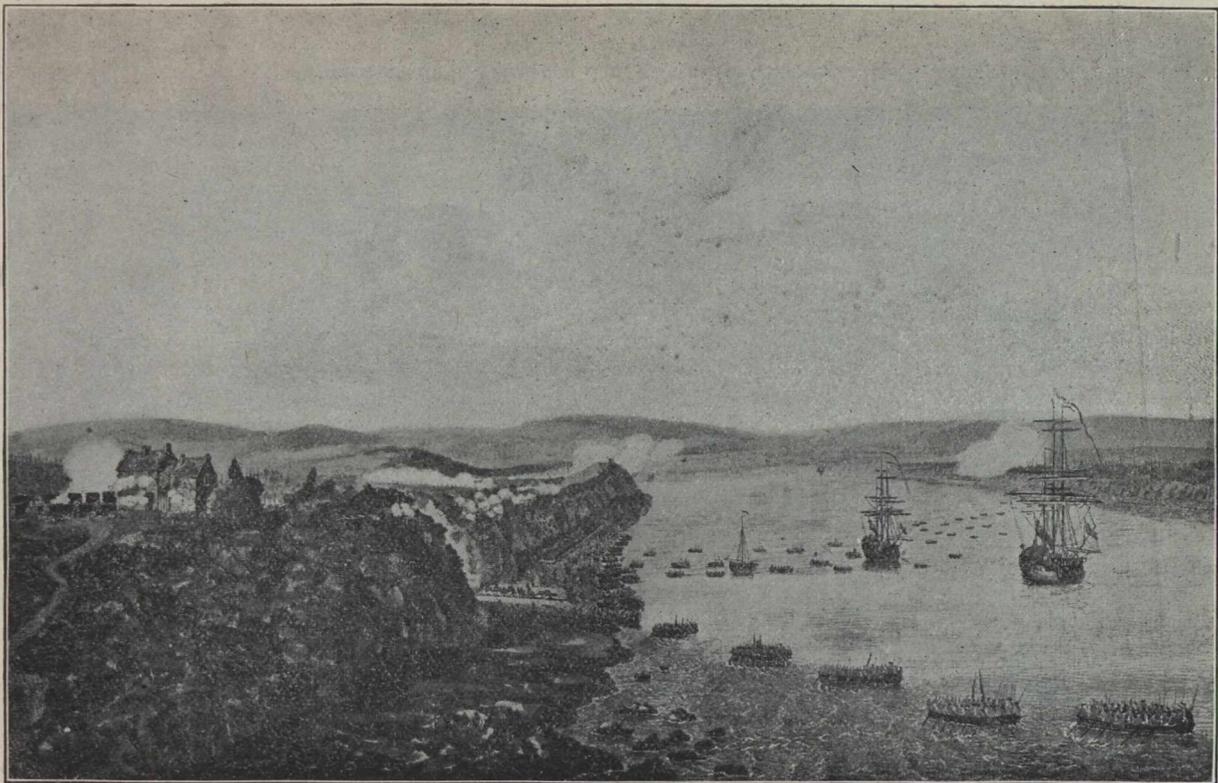
Bureau de péage sur le pont Jacques-Cartier. (Du "Sportsman in Canada"  
de Tolfrey.)



Les chutes Montmorency.



Procession de la Fête-Dieu dans les rues de Québec.



Lieu de débarquement au-dessus de Québec, endroit où Wolfe débarqua ses troupes, le 13 Sept. 1759  
par R. Short. (De la collection Price.)